

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Cinquième décaméron.

## Description

Manuscrit autographe, Cracovie, Arch. Narodowe, Arch. Krzeszo. Pot., 293.

## Consultation

<https://searcharchives.pl/29/635/0/3.2/293?q=jan+potocki+XSKANro:t&wynik=30&rpp=15&page=2#tabJednostka>

## Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 18 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 49.

## CINQUIÈME DÉCAMERON<sup>1</sup>

### QUARANTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Je m'éveillai de bonne heure et quitai ma tente, pour jouir de la fraîcheur du matin. Le Cabaliste et sa sœur étoient sortis dans la même intention, nous nous dirigeâmes vers le grand chemin pour voir s'il ne venoit pas de voyageurs, et lorsque nous<sup>2</sup> fûmes, sur un ravin encaissé entre des rochers nous primes la résolution de nous assoir.

Bientôt nous aperçûmes une caravane, qui entrant dans le défilé, passoit à une cinquantaine de pieds au dessous des rochers où nous étions. Plus cette troupe se rapprochoit de nous, et plus elle excitoit notre surprise. La marche étoit ouverte par quatre Américains. Ils n'avoient pour tout vêtement, qu'une longue chemise garnie en dentelles.<sup>3</sup> Leurs chapaux de paille, avoient des hautes plumes de toutes, couleurs, et ils étoient armés de long fusils.

Ensuite venoit un troupeau de vigognes, dont chacune étoit montée par un singe. Puis venoit une troupe de nègres bien montés et bien armés. Ensuite venoient deux vieux Seigneurs, montés sur de beaux andalous, sur leurs manteaux de velours bleu, étoient brodées des croix de Calatrava. Ensuite venoit un Palanquin chinois porté par huit insulaires des Moluques. On voyoit dans le Palanquin une jeune Dame richement vêtue à l'Espagnole et un jeune homme, caracolait d'un air galant pres de ses portières. — {Puis venoit une longue file d'hommes de toutes les nuances, depuis le noir d'ebene jusqu'au brun olive. Car il n'y en n'avoit pas de plus blanc.}

Ensuite venoit une litiere où se voyoit un homme assez jeune, qui tenoit un cahier à la main, et y fixoit ses regards avec une attention extraordinaire. Pres de lui un moine de Saint Dominique monté<sup>4</sup> sur une mule recitoit des prières et quelquefois aspergeoit d'eau benite la litiere et celui qui y étoit

Puis venoit une longue file d'hommes de toutes les nuances depuis le noir d'ebene, jusqu'au brun olive car il n'y en n'avoit pas de plus blanc.

Tant que la troupe défiloit nous ne pensâmes point à demander qui ce pouvoit être ? mais lorsque le dernier fut passé Rebeca dit “ en verité nous aurions bien du demander qui c'est ? ”

Comme Rébeca faisoit cette reflexion j'aperçus un homme de la troupe qui étoit resté en arriere. Je

---

<sup>1</sup> Ce manuscrit aut. de 237 p. est composé de 10 cahiers de 12 f., les 3 dernières p. non paginées. Le papier des sept premiers cahiers est bleuté et les tranches des trois derniers cahiers sont dorées.

Le filigrane des sept premiers cahiers est : A L TERRAZZO F B

Le filigrane des trois derniers cahiers est : MECHTSCHANINOE 1810

Le filigrane du f. collé à la p. 121 est : H III (ce filigrane se retrouve en 5 MP).

Au revers de la couverture, une main étrangère a écrit : “ Campos, maison de M<sup>r</sup> le conseiller Baucki, ci devant maison Sierakowski — S'adresser à Mad<sup>e</sup> Knol. / à Vinnica / ”.

Au recto de la garde, Potocki a biffé : “ Uladowka 34 658 ”. Une main étrangère a écrit à la suite : “ 5<sup>e</sup> Cahier ”. Potocki a fait deux opérations, l'une sur la gauche de la p. : “ 19, + 12, + 12, + 9 + 7, + 6 [biffé] + 3, + 15 = 77 ”, l'autre sur la droite : “ 1800 + 1800 = 3600 + 3600 = 7200 = X ”.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f. La pagination est aut.

Les passages entre {...} sont biffés.

<sup>2</sup> Biffé : y

<sup>3</sup> Biffé : Leurs tetes étoient

<sup>4</sup> Biffé : à cheval

me hazardai à descendre à travers les rochers, et je courus après le traîneur. Celui ci se mit à genoux et me dit d'un air très effrayé “ Seigneur voleur, Votre grace, voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or<sup>5</sup>, et qui n'a pas un sou. ” Je lui répondis que je n'étois pas un voleur, et que je voulois seulement savoir les noms, des illustres seigneurs qui venoient de passer

“ Si ce n'est que cela (dit l'américain en se relevant avec fierté) Je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher, d'où nous découvrirons plus aisement toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord votre seigneurie voit ces hommes singulièrement vêtus, qui ouvrent la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quito, chargés du soin de ces belles vigognes que mon maitre compte offrir, à Sa majesté le Roi des Espagnes, et des Indes. Les negres sont tous Esclaves, ou plustot ils ont été les esclaves de mon maitre. Car la terre d'Espagne ne souffre pas plus l'esclavage que l'heresie Et du moment où ils ont touché cette terre sacrée ils ont été aussi libre que vous et moi. Ce vieux seigneur que vous voyez à droite est le Comte de Penna-Velez, propre neveu du fameux vice-roi de ce Nom, et grand de la premiere classe. Cet autre vieux seigneur est Don Alonzo marquis de Torres Rovellas,<sup>6</sup> fils d'un marquis de Torres et devenu l'époux de l'heritiere des Rovellas. Ces deux seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la plus intime, qui va le devenir encor davantage par le mariage du jeune Penna-Velez avec la fille unique de Torres Rovellas. Vous voyez d'ici ce couple charmant Le jeune epoux monté sur ce piafeur superbe, et la promise dans ce palanquin<sup>7</sup> doré, qui est un présent que le Roi de Bornéo a fait autrefois au feu Viceroy de Penna Velez.

Enfin cette homme qu'on porte dans une litiere, et qui a les yeux fixé sur un cahier, est selon M<sup>r</sup> de Penna Velez un geometre, selon notre aumonier un Possédé, et d'après mon foible jugement, c'est un original, en un mot voici son histoire. Nous avons entendu parler du gibet des Zoto, comme d'un lieu ou tous les diables se donnoient rendez vous, qu'ils y venoient les nuits décrochoient les deux corps et en prenoient possession. On nous avoit dit ces choses sur toute la route. Le jour commençoit à peine à poindre, que nous nous trouvames à la vue du gibet maudit. Le jeune<sup>8</sup> comte de Penna-Velez observa que les pendus étoient décroches et eut la curiosité d'aller voir s'ils étoient dans l'intérieur du gibet. Je le suivis. Nous trouvames les deux corps etendus, et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau je lui en jetai au visage, nous le soulevames,<sup>9</sup> il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens. Mais il ne fit aucune attention à nous, il tira un cahier de sa poche, et s'en occupa uniquement. Il marchoit cependant en s'apuyant sur nos bras. Lorsque nous eumes joints<sup>10</sup> la caravane, l'aumonier moine des Indes ayant jeté les yeux sur son cahier, dit que c'étoit du grimoire et que l'homme étoit sorcier ou possédé, que dans le second cas il falloit l'exorciser et dans le premier le bruler. Le jeune comte pretendoit que les caracteres du cahier étoient ceux d'une science qu'il apelle Al al Algebre — On mit l'inconnu dans une<sup>11</sup> litiere ou il s'est<sup>12</sup> remis à etudier son cahier, mais notre aumonier qui ne veut pas en avoir le dementi le suit sur sa mule, l'exorcise et l'asperge d'eau benite

Voila tout ce que je puis vous dire de cet original. Le gentilhomme qui suit la litiere, est don Alvar Massagordo, premier cuisinier ou plutot maitre d'hotel du Comte. Pres de lui vous voyez Lemado le patissier et Lecho le confisseur...

— Ah monsieur lui dis-je, c'est déjà plus que je n'en veux savoir.

— Enfin (ajouta-t il) celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir, est Don Gonsalve de Hiero-Sangre Gentilhomme péruvien issu des Pizarre et des Almagres et l'héritier de leur valeur. ”

---

<sup>5</sup> *Interl.* : d'or

<sup>6</sup> *Biffé* : et dev

<sup>7</sup> *Biffé* : superb

<sup>8</sup> *Interl.*

<sup>9</sup> *Biffé* : et

<sup>10</sup> eumes joints *surch.* : fumes arivez à

<sup>11</sup> *Surch.* : sa

<sup>12</sup> *Biffé* : mis

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société à qui je fis part de ce que j'avois appris. Nous retournâmes tous au camp, et nous dîmes au chef Boémien que nous avions vu son petit Lonzeto, Et la fille de cette jeune Elvire dont il avoit pris la place auprès du vice-Roi. Il répondit que depuis long tems, leur projet étoit de quitter l'Amérique, qu'ils avoient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils en étoient parti la semaine dernière et qu'ils avoient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir, assés près de la potence des Freres Zoto, où ils avoient trouvé un jeune homme couché entre les deux pendus. Puis se tournant vers moi, il me dit " Seigneur capitaine, ce jeune est un peu de vos parents.

— Il faudroit (dit Rebeca) arreter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé reprit le Boémien, et pendant qu'ils dîneront je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes. "

Cette maniere de retenir les étrangers me parut singulière. J'allois en dire mon sentiment, mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le camp. Pour cette fois on ne le transporta qu'à quelque portée de fusil, en un lieu où le rocher sembloit s'être fendu, à la suite d'un tremblement de terre. On y dina et puis chacun se retira dans sa tente.

Vers le soir j'allai dans celle du<sup>13</sup> chef et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y étoit avec deux domestiques étrangers, et demandoit avec beaucoup de hauteur<sup>14</sup> qu'on lui rendit les vigognes Le Chef Boémien l'écoutoit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le seigneur Hierro Sangré qui se mit à crier encor plus fort, et n'épargna pas les épithetes de fripon, bandit et autres pareilles. Alors le chef se mit à siffler sur un ton tres percan La tente se remplit peu à peu de Boémiens armés, dont l'aparation [*sic*] successive fesoit baisser d'autant le ton hautain du Péruvien qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit entendre ce qu'il disoit. Lorsque le chef le vit ainsi calmé, il lui tendit la main, d'un air riant et lui dit, " Pardonez brave Péruvien. Les apparences sont contre moi, et vous aviez quelques raisons de vous facher. Mais allez chez le marquis de Torres Rovellas. Demandez lui s'il se rapelle une dame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé par pure complaisance, à devenir vice reine du Mexique à la<sup>15</sup> place de mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rapelle, qu'il vienne nous trouver ici. " Don Gonsalve Hiero-Sangre parut charmé qu'une scene dont il craignoit les suites se fut aussi heureusement terminée, il promit de s'aquiter de sa comission.

Lorsqu'il nous eut quitté le chef me dit. " Ce Marquis de Torres Rovellas avoit autrefois un gout prodigieux il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire. " Nous entrâmes dans la fente du<sup>16</sup> rocher, o[m]bragée d'épaix buissons. Et tout à coup je fus frappé, par l'aspect d'une nature différente de tout ce que j'avois vu jusqu'alors. Un lac d'une eau verte et sombre, mais diaphane jusqu'au fond de ses abîmes,<sup>17</sup> étoit entouré de rochers à pic, interrompus et séparés par des greves riantes, couvertes d'arbustes fleuris, plantés avec art bien que sans symetrie. Partout où le rocher se baignoit dans l'onde, un chemin creusé dans la pierre fesoit comuniquer d'une greve à l'autre. Des grottes recevoient les eaux du lac. Ornées comme celles de Calypso, c'étoient autant de retraites où l'on pouvoit jouir de la fraicheur, et même se baigner. Un silence absolu, anonçoit que ces lieux étoient ignorés des humains.

" Voici (me dit le chef) une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie les plus heureuses peutetre. {mes filles y sont nées.

— A propos de ces dames (lui dis je) il y a plus d'un mois que}

Mais les deux américains vont venir cherchons un abrit agréable où nous puissions attendre leur arrivée. " Nous entrâmes dans une des plus belles grottes,<sup>18</sup> où nous fumes joints par Rebeca et par son frere, et bientôt nous vîmes arriver les deux vieillards.

---

<sup>13</sup> dans celle du *surch*. : trouver le

<sup>14</sup> *Surch*. : vigueur

<sup>15</sup> à la *surch*. : en

<sup>16</sup> *Biffé* : roché

<sup>17</sup> *Biffé* : étoit

<sup>18</sup> *Biffé* : et bientôt nous vîmes arriver

“ Est-il possible (dit l’un d’eux) qu’après un si long cours d’années je retrouve, l’homme qui dans son enfance m’a rendu un aussi grand service. J’ai souvent fait prendre des informations sur votre compte, mais en vain, on ne m’a jamais fait parvenir en Amérique de nouvelles satisfaisantes.

— Elles ne pouvoient pas l’être (dit le Boemien) j’ai subi tant de métamorphoses, ma vie s’est passée sous tant de formes différentes, qu’il eut été difficile de me prendre sur le fait.

Mais enfin puisque nous nous retrouvons faites moi l’honneur de passer quelques jours dans ces retraites. Vous y jouirez d’un repos que les fatigues du voyage ont du vous rendre nécessaire

— Mais (dit le Marquis) ce sont des lieux enchantés.

— Ils en ont la réputation (répondit le chef) Sous la domination des Arabes on apelloit ce lieu<sup>19</sup> Afrit-Hamami, ou le bain des démons<sup>20</sup> aujourd’hui on l’appelle La frita Les habitants de la Sierra Morena n’osent en approcher, et s’entretiennent les soirs des choses étranges qui s’y passent. Je ne veux point les trop détromper, et je vous prie que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j’ai placé mon camp.

— Mon ancien ami (dit le marquis) je vous demande une exception en faveur de ma fille, et de mon gendre futur, et encore en faveur d’un original que nous avons trouvé sous le gibet dos hermanos, mon aumonier pretend qu’il est possédé, et le bain des démons ne pourra que lui faire du bien. ” Le Chef Boemien ordona qu’on alla chercher ces trois personnes avec un petit nombre de serviteurs.

Le jeune<sup>21</sup> comte de Penna Velez,<sup>22</sup> vint avec sa future, et l’inconnu les suivit de près son cahier à la main. Il jeta les yeux autour de lui d’un air surpris, ramassa une pierre, l’examina et dit. “ Ceci est fusible au simple feu de nos verreries et sans addition. Nous sommes ici dans le cratère d’un ancien volcan Le talus intérieur de ce cône renversé nous fournit les moyens de connaître sa profondeur, et par conséquent de calculer la force expansive qui l’a creusé. — Ce sujet vaut bien qu’on le médite. ” Après avoir ainsi parlé l’inconnu, tira des tablettes de sa poche et comença un calcul

On apporta une collation composée de fruit de limonade, et de confitures sèches. L’inconnu n’y prit d’abord aucune part.<sup>23</sup> ensuite imaginant qu’il tenoit une plume au lieu d’un crayon il le<sup>24</sup> trempa dans le verre de limonade qu’il prenoit pour un encrier. On le laissa faire<sup>25</sup> lorsqu’il eut terminé son calcul il remit les tablettes dans sa poche, et dit “ Mon père avoit sur les volcans une opinion très juste<sup>26</sup> Selon lui la force expansive, qui se développe au foyer d’un volcan<sup>27</sup> est très supérieure, à tout ce que nous pouvons attribuer<sup>28</sup> soit à la vapeur de l’eau soit à la combustion du salpêtre. Et il en concluait que l’on arriveroit quelque jour à la connaissance de fluides, dont les effets expliqueroient une grande partie des phénomènes, de la nature.

— Vous croyez donc (dit Rebeca) que ce lac a été creusé par un volcan

— Oui madame (répondit l’inconnu) la nature de la pierre le prouve, et la forme du lac l’indique assez. A la manière dont je distingue les objets à la rive opposée je suppose, que le diamètre doit être d’environ trois cent toises et l’inclinaison générale du cône intérieure, étant de 70 degrés plus ou moins, nous jugeons<sup>29</sup> que le foyer a pu être<sup>30</sup> à 413 toises, de profondeur, ce qui donneroit un déplacement de neuf million, 734 mille, 455, toises cubes de matière Et comme je vous l’ai dit, les

---

<sup>19</sup> Biffé : Afri

<sup>20</sup> Surch. : génies

<sup>21</sup> Biffé : marquis

<sup>22</sup> Biffé : [deux mots illisibles]

<sup>23</sup> Biffé : Mais

<sup>24</sup> Surch. : la

<sup>25</sup> Biffé : et

<sup>26</sup> Biffé : il croyoit que la f

<sup>27</sup> Biffé : à tout ce que nous

<sup>28</sup> Biffé : d’ener

<sup>29</sup> Surch. : voyons

<sup>30</sup> a pu être surch. : a été

forces, qui sont au pouvoir de l'homme, en quelque quantité qu'on les accumulat, ne produiroient pas un pareil effet. ”

Rebeca repondit comme une personne qui auroit parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la société n'étant point composée de savant la conversation ne tarda pas<sup>31</sup> à devenir plus familière, et le Boémien s'adressant au marquis de Torres lui dit “ Seigneur lorsque je vous ai connu vous ne respiriez que la tendresse, et vous étiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire n'a du être qu'une suite des plus délicieuses jouissances. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connaître les<sup>32</sup> épines

— Pas tout à fait (dit le marquis) Il est vrai que la tendresse, a pris peut-être une trop grande partie de mon temps Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honnête homme je confesse cette foiblesse sans honte. Et puisque nous sommes dans un lieu très propre, aux récits romanesques je vous ferai si vous le voulez, l'histoire de ma vie ” Toute la société applaudit à cette proposition, et le narrateur commença en ces termes.

#### HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES-ROVELLAS.

Lorsque vous êtes entré aux Théatins nous logions comme vous le savez assez près de votre tante Dalanosa. Ma mère alloit quelquefois voir la jeune Elvire, mais elle ne m'y menait point Elvire, étoit entrée au couvent fagnant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous étions donc en proie, à tous les maux de l'absence, que nous adouçissions par une correspondance dont ma mère vouloit bien être le mercure. Ce qu'elle ne faisoit pourtant qu'en rêchant un peu. Car elle prétendoit que la dispense de Rome n'étoit pas si facile à obtenir, et que dans la règle nous n'eussions du nous écrire, qu'après la dispense obtenue mais en dépit de ce scrupule elle portoit les lettres et les réponses. Quant aux richesses d'Elvire, on se gardoit bien d'y toucher, elle devoit entrer en religion, et dès lors tous ses biens retournoient aux collatéraux de Rovellas

Votre tante parla à ma mère de son oncle le Théatin, comme d'un homme habile et sage, qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mère<sup>33</sup> témoigna à votre tante une vive reconnaissance. Elle écrivit au père Santez qui trouva l'affaire tellement importante, qu'au lieu de répondre, il vint lui-même à Burgos, avec un consultant de la nonciature, qui portoit un nom supposé à cause du mystère qu'on vouloit mettre à cette négociation.

Il fut décidé qu'Elvire resteroit encore six mois, au noviciat qu'ensuite sa vocation étant tout à fait passée, elle seroit sur le pied d'une pensionnaire de la plus haute distinction, ayant un service intérieur C'est à dire des femmes cloîtrées avec elle Et une maison montée au dehors, comme si elle l'habitoit. Ma mère y demeuroit avec quelques hommes de loi, chargés des détails de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur, et le Consultant nous y devoit suivre, ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune, pour solliciter une dispense et deux ans se passèrent avant que je partisse. Quelles années Je voyois tous les jours Elvire au parloir et je passois le reste de la journée à lui écrire, ou bien à lire des romans, et cette lecture m'aidoit beaucoup à faire mes lettres. Elvire<sup>34</sup> lisoit les mêmes ouvrages, et repondoit sur le même ton. Il y avoit dans cette correspondance très peu du notre Nos expressions étoient d'emprunt mais notre tendresse étoit bien réelle, ou du moins nous avions l'un pour l'autre, un goût très vif<sup>35</sup>. L'obstacle insurmontable d'une grille toujours interposée entre nous, irritoit nos desirs notre sang s'aluma de toute l'effervescence du jeune âge, et le désordre de nos sens completa celui qui regnoit déjà dans nos têtes.

---

<sup>31</sup> *Biffé* : de metre

<sup>32</sup> *Biffé* : déli

<sup>33</sup> *Biffé* : recut cete ouverture avec

<sup>34</sup> *Biffé* : faisoit les mêmes lec

<sup>35</sup> *Biffé* : acru

Il falut partir, le moment des adieux fut cruel, notre douleur ne fut apaise ni feinte.<sup>36</sup> et tenoit du délire. On craignit pour les jours d'Elvire. Ma douleur n'avoit pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer et les distractions du voyage, me firent beaucoup de bien. Je dus aussi beaucoup à mon Mentor qui n'étoit point un pédant tiré de la poussière des collèges, mais un officier retiré qui, même avoit passé plusieurs années à la cour Il s'appelloit Don Diegue Santez, et il étoit assez proche parent du Théatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de pénétration que d'usage du monde, employoit des moyens détournés pour ramener mon esprit au vray, mais l'habitude du faux y étoit trop enracinée.

Nous arrivâmes à Rome, et notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi Auditeur de Rote, personnage grave et fier, d'une figure imposante relevée par une croix d'énormes diamants, qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il étoit informé de notre<sup>37</sup> affaire<sup>38</sup>, qu'elle demandoit du secret, et que nous fussions peu répandus dans le grand monde “ Cependant (ajoutait-il) vous ferez bien de venir souvent chez moi l'intérêt que l'on me verra prendre à vous fixera l'attention, et le peu qu'on vous verra ailleurs montrera de votre part une retenue dont l'effet vous sera favorable Je me propose de sonder à votre sujet les esprits du sacré collège ”

Nous suivîmes le conseil de Ricardi. Je passois mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allois chez l'Auditeur dans une villa, qu'il avoit proche de celle des Barberins La marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle étoit veuve, et demouroit chez Ricardi, parce qu'elle n'avoit pas de parent plus proche. Du moins on le disoit ainsi mais au fond l'on n'en savoit rien, car Ricardi étoit génois, et le prétendu marquis Paduli étoit mort à un service étranger

La jeune veuve avoit tout ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable, beaucoup d'amabilité,<sup>39</sup> et une politesse générale mêlée de réserve et de dignité. Cependant je croyois lui voir pour moi, une préférence,<sup>40</sup> ou même un penchant qui se trahissoit à tout instant, mais par des<sup>41</sup> traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secrètes, dont tous les romans sont remplis, et je plaignis la Paduli, d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvoit pas répondre.

Cependant je recherchai la conversation de la marquise et je la mettois volontiers, sur mon sujet favori, c'est à dire, sur l'amour, et sur les différentes manières d'aimer, sur la différence à faire entre la tendresse et la Passion, entre la fidélité et la Constance. Mais en traitant cette grave matière avec la belle italienne, l'idée ne me venoit pas, que je pusse jamais être infidèle à Elvire, et mes lettres partoient pour Burgos, aussi brûlantes que par le passé.

Un jour je fus à la villa, sans mon Mentor. Ricardi, n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les jardins. J'entrai dans une grotte, et j'y trouvai la Paduli plongée dans une rêverie profonde dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant paroître, m'auroit presque fait soupçonner que j'avois été le sujet de sa rêverie. Elle eut même l'air effrayé d'une personne qui veut échapper à quelque danger. Elle se remit cependant, me fit assoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie. “ Lei a girato questa mattina — Avez vous promené ce matin ? ” Je lui répondis que j'avois été<sup>42</sup> au Corso, où j'avois vu beaucoup de femmes dont la plus belle étoit la marquise Lepri.

“ Ne connoisséz vous pas de femme plus belle — me dit la Paduli.

— Pardonnez moi (lui répondis je) je connois, en Espagne, une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté. ”

Cette réponse, parut faire de la peine à Madame Paduli. Elle retomba dans sa rêverie<sup>43</sup> baissa ses

---

<sup>36</sup> *Biffé* : L'amour étoit d

<sup>37</sup> *Surch.* : l'

<sup>38</sup> *Biffé* : qui nous amenoit à Rome

<sup>39</sup> *Biffé* : me

<sup>40</sup> *Biffé* : et une pre

<sup>41</sup> *Interl.*

<sup>42</sup> *Biffé* : ce matin

<sup>43</sup> *Biffé* : fi

belles paupieres et fixa sur la terre, des regards où la tristesse étoit peinte.

Pour l'en distraire, j'entamai, encor une conversation dont la tendresse étoit le sujet alors elle leva sur moi des yeux languissants et me dit. " Ces sentimen que vous savez si bien peindre, les avez vous éprouvés ?

— Ah sans doute (lui répondis je) et mille fois plus vifs encore, et mille [fois] plus tendres, et pour la même demoiselle dont la beauté est si supérieure "

A peine eu-je prononcé ces mots qu'une mortelle paleur, couvrit le visage de la paduli. Elle tomba toute étendue à terre ni plus ni moins que si elle étoit morte Je n'avois jamais vu de femme dans cet état, et je ne savois absolument que faire de celle ci. Heureusement j'aperçus deux femmes de chambre qui promenoient dans le jardin, je courus à elles et leur dis de secourir leur maitresse.

Ensuite je quitai le jardin, réfléchissant à ce qui venoit d'arriver, Admirant surtout la puissance de l'amour et comment une étincelle qu'il laisse tomber dans les cœurs, y produit de ravages. Je plaignois la Paduli, je me reprochois d'avoir occasionné son malheur. Mais je n'imaginai pas pouvoir être infidèle à Elvire ni pour la Paduli, ni pour femme au monde

Le lendemain j'allai à la villa Ricardi. On n'y recevoit point. Madame Paduli étoit malade Le lendemain on ne parloit à Rome que de sa maladie qu'on assuroit être sérieuse. J'en éprouvai des remords, comme de maux dont j'étois la cause

Le cinquième jour de la maladie je vis entrer chez moi une jeune fille couverte d'une mante qui lui couvroit le visage. Elle me dit " Signor forestiere une femme mourante demande à vous voir, suivez moi. " Je me doutai bien qu'il s'agissoit de Madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture, m'atendoit au bout de la rue, j'y montai avec la fille voilée. Nous arrivâmes à la villa par les arrières du jardin. Nous entrâmes dans une allée fort sombre, de la dans un corridor, puis dans quelques chambres très obscures, enfin dans celle de Madame Paduli. Elle étoit dans son lit et me tendit la main, elle étoit brûlante, ce que je crus être un effet de la fièvre Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avois connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla mes genoux foiblirent J'étois infidèle à Elvire, sans même savoir comment, cela m'étoit arrivé.

" Dieu d'amour (s'écria l'Italienne) Voila de tes miracles. Celui que j'aimois m'a rendu à la vie. " D'un état d'entière innocence je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures se passèrent ainsi enfin la suivante, vint avertir qu'il étoit temps de nous séparer. Et je regagnai la voiture avec quelque peine, obligé de m'appuyer sur le bras de la jeune fille qui rioit sous cape. Prête à me quitter elle me séra dans ses bras, et me dit " J'aurai mon tour. "

Je ne fus pas plutôt en voiture que l'idée des plaisirs, fit place aux remords les plus déchirants. " Elvire (m'écriai je) Elvire je t'ai trahie Elvire, je ne suis plus digne de toi Elvire, Elvire Elvire... " Enfin je dis tout ce qu'on dit en pareil cas et je me retirai bien résolu de ne plus retourner chez la marquise

Comme le marquis de Torres en étoit à cette endroit de sa narration, des Boëmiens vinrent demander leur chef et comme il s'intéressoit beaucoup à l'histoire de son ancien ami, il le pria de remettre la suite au lendemain.

Lorsqu'il fut parti Rébecca se tournant vers l'inconnu lui dit. " Monsieur vous m'avez paru très attentif à ce qu'on vient de nous raconter. Il ne s'agissoit pourtant pas du feu des volcans, ni de la force expansive, qui pourroit déplacer neuf millions de toise cubes.

— Madame (répondit le géomètre) Les passions sont aussi des forces, et sans elles le monde moral resteroit inerte. De plus elles sont<sup>44</sup> susceptibles d'accroissement et de diminution et par là même elles rentrent dans le domaine de la géométrie. {elles lui appartiennent encor par les perturbations que cause l'attraction de deux passions différentes. Mon père faisoit à ce sujet un raisonnement qui mérite d'être rapporté : Il disoit " Je suppose Antoine en Egypte. Il s'y trouve en proie à deux passions, l'ambition qui le conduisit à l'empire et l'amour qui l'en détourne. Je représente ces deux directions par deux lignes *AB*

---

<sup>44</sup> Biffé : capables d

et  $AC$  faisant entre elles un angle quelconque, la ligne  $AB$  représentant l'amour d'Antoine pour Cléopâtre est moindre que  $AC$  parce qu'au fond Antoine avoit moins d'amour que d'ambition. Je suppose que ce soit trois fois. Je prends donc la ligne  $AB$  et je la porte trois fois sur la direction  $AC$  après quoi j'acheve le parallélograme, et je tire la diagonale résultante, qui représentera très exactement la nouvelle direction produite par les impulsions vers  $B$  et  $C$ . Cette diagonale se rapprochera toujours de la ligne  $AB$  si l'on suppose plus d'amour et qu'on allonge la dite ligne  $AB$ . Au contraire la diagonale se rapprochera toujours de  $AC$ , si l'on suppose plus d'ambition. (Auguste par exemple qui ne connoissoit point l'amour, n'étoit point détourné du point  $C$ , et quoique doué de moins d'Énergie, il y arrivoit beaucoup plus tôt)

Mais comme les passions prennent un accroissement successif et une diminution successive qui fesoient aussi changer la forme du parallélograme, l'extrémité de la diagonale résultante traçoit dans tous les cas une courbe ” et mon père y appliquoit le calcul différentiel, jadis appelé calcul des fluxions — au surplus le sage<sup>45</sup> auteur de mes jours, ne regardoit tous ces problèmes historiques que comme d'agréables folies, dont il usoit pour recréer l'aridité de ses études habituelles }

Pour ce qui est de l'amour objet de votre question<sup>46</sup>, c'est une passion qui jouit de quelques propriétés particulières, qui lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d'un[e] opposition entière. Je m'explique.

Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe *plus*. Haine qui est l'opposé d'amour sera, accompagnée du signe *moins*, et l'indifférence qui est un sentiment nul, sera égale *zéro*

Si je multiplie l'amour par lui-même que j'aime l'amour, ou que j'aime à aimer l'amour, j'ai toujours des valeurs positives aussi plus par plus, fait-il toujours plus.

Mais si je hais, la haine, je rentre dans les sentiments d'amour ou dans les quantités positives. Et c'est ainsi que *moins par moins* donne *plus*

Au contraire si je hais la haine de la haine, je rentre dans les sentiments opposés à l'amour, c'est à dire dans les valeurs négatives. Tout de même que le cube de *moins* est *moins*.

Quant aux produits d'amour par haine, ou de haine par amour, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de *plus* par *moins* ou de *moins* par *plus*. En effet soit que je haisse l'amour, ou que j'aime la haine je suis toujours dans des sentiments opposés à l'amour. — Trouvez vous madame quelque chose à opposer à mon raisonnement ?

— Rien du tout (répondit la juive) et je suis convaincue, qu'il n'y a point de femme qui ne se rendit à de pareils arguments

— Ce ne seroit pas mon compte (reprit le Géomètre) car en se rendant si vite elle perdrait la suite de mes corollaires ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement. On a vu souvent l'amour commencer par une sorte de crainte mutuelle, qui avoit une teinte d'aversion petite valeur négative que nous pouvons représenter par *moins A*<sup>47</sup>. Cette aversion amènera une brouillerie que nous représenterons par *moins B* et dont le produit sera *plus AB* c'est à dire une valeur positive, un sentiment d'amour

{Je vais plus loin je substitue la valeur  $AB$  et je l'appelle grand  $C$  mais comme il est resté quelque ressouvenir de la première brouillerie, et que le plus pur amour est toujours mêlé d'un peu de ressentiment ma valeur substituée devient  $C - d$  qui  $C$  moins  $d$  qui est plus petit que  $C$  toujours prêt à éclater je désigne ma valeur substituée par  $C$  moins  $D$ .  $d$  étant beaucoup plus petit que  $C$ .

Ensuite or il est si vrai que cette petite valeur négative tient à la nature de l'amour que si je multiplie par *moins d*, la négative

pur amour est mêlé d'un peu de ressentiment toujours prêt à éclater Je désigne ma valeur substituée par  $c$  moins  $d$  lequel  $d$  est moindre que  $c$

Ensuite je multiplie par  $c$  plus  $e$ ,  $C$  plus  $f$  plus  $f$ ,  $C$  plus  $g$ , j'ai toujours dans les racines, moins  $defg$  &.

<sup>45</sup> Le texte se poursuit verticalement dans la marge droite jusqu'à " études habituelles ".

<sup>46</sup> *Interl.* : objet de votre question

<sup>47</sup> *Interl.*

Si au contraire je multipliois une seule fois par *moins* la petite valeur négative deviendrait positive. Mais le grand amour  $C$  se changeroit en haine aversion et dans d'autres cas toute l'équation<sup>48</sup> serait égale zéro. Tant il est vrai que la petite valeur négative est essentielle à la nature de l'amour Quant à l'amour qui s'affaiblit et s'efface il rentre dans la question *de maximis et minimis* }

— Monsieur (dit Rebeca) si j'ai bien compris votre première proposition, l'amour ne saurait être mieux représenté que par le développement des puissances de<sup>49</sup>  $x$  *moins*  $a$ .

— Oui madame (dit l'inconnu) vous avez lu dans ma pensée, oui charmante personne, la formule du binôme inventée par le chevalier Don Neuton, doit être notre guide dans l'étude du cœur humain comme dans tous les calculs. ”

On se sépara c'est à dire que je me réunis aux<sup>50</sup> Mexicains mais le Geometre {paroissoit nt se plaire dans la société de Rebeca ne la quita plus de la journée}

---

<sup>48</sup> Le texte se poursuit verticalement dans la marge droite jusqu'à " zero ”.

<sup>49</sup> *Biffé* :  $X - a$  [?]

<sup>50</sup> *Biffé* : deux

## QUARANTE DEUXIEME JOURNÉE.

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avoit été la veille. {On demanda au marquis de Torres la suite de son histoire et il reprit en ces termes}

J'y trouvai Rebeca,<sup>51</sup> et l'inconnu y vint bientôt apres. “ Madame (dit il à la Juive) j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nommer<sup>52</sup> j'étois réduit à vous designer<sup>53</sup> par x, y ou z, dont nous [nous] servons pour les quantités inconnues.

Vous m'épargneriez cet embarras en me disant tout d'un coup votre nom. ”

Ce debut fit rire Rebeca Elle dit<sup>54</sup> que son nom étoit Laure de Uzeda

“ A la bonne heure (dit l'inconnu) Je vous appellerai donc belle Laure savante Laure ”

### SUITE DE L'HISTOIRE<sup>55</sup> DU MARQUIS DE TORRÈS-ROVELLAS.

Je vous ai dit quels avoient été mes remors après l'infidélité dont je m'étois rendu coupable. Je ne doutois pas que la suivante de madame Paduli, ne vint encore le lendemain me conduire au lit de sa maitresse, et je me prometois de la recevoir tres mal, mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu.

Sylvia vint au bout de huit jours. Elle étoit mise avec une recherche dont sa figure auroit pu se passer, car elle étoit au fond plus jolie que sa maitresse “ Sylvia (lui dis je) Sylvia retirez vous, vous m'avez rendu infidele à la plus adorable des femmes. Vous m'avez trompé. Je croyois aller chez une agonisante et vous m'avez conduit pres d'une femme qui ne respiroit que la volupté mon cœur, n'est point coupable, mais je ne suis point innocent.

— Vous l'etes, et même tres innocent (me répondit Sylvia) rassures vous à cet egard. Mais je ne viens point pour vous conduire chez la marquise qui est<sup>56</sup> en cet instant dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout, Ricardi n'est point son oncle. Venez avec moi je vous expliquerai tout cela ”

Je suivis Sylvia par pure curiosité Nous montames en voiture, nous arivames à la villa, nous entrames par les jardins Puis la jolie messagere me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grisete, orné de pots de pomades de peignes et de quelques afiquets de toilette, de plus un petit lit blanc comme neige, et sous le lit deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ota ses gants sa mantille, et ensuite le mouchoir qu'elle avoit sur la poitrine “ Arretez (lui dis je) n'allez pas plus loin. C'est ainsi que votre maitresse m'a rendu infidele.

— Ma maitresse (répondit Sylvia) a recours à de grands moyens dont j'ai su me passer jusqu'à présent ” En même tems elle ouvrit une armoire, en tira des fruits, des biscuits et une bouteille de vin. Elle les posa sur une table qu'elle aprocha du lit puis elle me dit “ Mon charmant Espagnol Les filles suivantes sont mal dans leurs meubles. Il y avoit ici une chaise on l'a otée ce matin. Essayez vous sur ce lit à coté de moi, et ne dédaignez pas cette petite collation que je vous ofre de bon cœur. ” Il falut bien accepter des ofres aussi gracieuses. Je m'assis auprès de Sylvia je mangeai de ses fruits je bus de

---

<sup>51</sup> *Biffé* : et l'idée

<sup>52</sup> *Biffé* : je vous design

<sup>53</sup> Le texte se poursuit verticalement au bas de la page précédente jusqu'à “ savante Laure ”.

<sup>54</sup> *Biffé* : qu'elle

<sup>55</sup> *Interl.* : de l'histoire

<sup>56</sup> *Biffé* : do

son vin, et je la pria de me faire l'histoire de sa maîtresse qu'elle commença en ces termes.

#### HISTOIRE DE MONSIGNOR RICARDI ET DE LAURA CERELLA, DITE MARQUISE PADULI.

Ricardi cadet d'une maison illustre de Gene<sup>57</sup> étoit entré de bonne heure dans les ordres, et bientôt après dans la prélature. Une belle figure et des bas violets, étoient alors<sup>58</sup> de puissantes recommandations auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages, et même en abusa, comme fesoient tous les jeunes prélats ses confreres. A trente ans, il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un rôle dans les affaires.

Il ne vouloit pas renoncer tout à fait aux femmes, il eut désiré former une liaison où il put ne trouver que de l'agrément, mais il ne savoit comment s'y prendre. Il avoit été le cavalier servente des plus belles princesses de Rome, mais les belles princesses començoient à donner la préférence à des prélats plus jeunes d'ailleurs il étoit fatigué de ces cours assidues, qui obligent à une gêne habituelle tout à fait insupportable.<sup>59</sup> Les femmes entretenues ont aussi leurs inconvénient, elles ne sont point au courant de la société on ne sait de quoi leur parler.

Au milieu de ces incertitudes, Ricardi conçut un projet, qui est venu en l'idée de bien des gens avant et après lui, celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise et qui par conséquent put le rendre tout à fait heureux. Quel plaisir en effet de voir dans un être doué de toutes les grâces, les charmes de l'esprit s'épanouir avec ceux de la figure, de lui montrer le monde et la société, de jouir de ses surprises, d'épier le premier réveil du sentiment de lui donner, et d'en faire un être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cet être<sup>60</sup> charmant, bien des gens les épousent pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvoit pas. Au milieu de ses projets libertins notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement, il avoit un oncle Auditeur de Rote qui avoit la promesse du chapeau, et devenant cardinal il avoit l'assurance de faire passer sa place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi se promenant dans les rues de Genes, fut acosté par une fille de treize ans, qui portoit un panier d'oranges, et lui en offrit une avec une grâce charmante. Ricardi, d'une main libertine écarta les cheveux mal peignés qui retomboient sur le visage de la petite, et découvrit des traits qui prometoient de devenir parfaitement beaux. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étoient ses parents ? Elle lui répondit qu'elle n'avoit que sa<sup>61</sup> mere, veuve et tres pauvre qui s'apelloit Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et comença par se nommer, ensuite il dit à la Bastiana, qu'il avoit une parente Dame très charitable, qui se plaisoit à elever des jeunes filles pauvres, et qui les dotoit ensuite. Qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laura.

La mere sourit et lui dit " Je ne connois pas votre parente, qui surement doit être une femme respectable mais votre charité envers les jeunes filles est très connue, et vous pouvez emener celle-ci. Je ne sais si vous la formerés à la vertu, mais vous la tirerez de la misere qui est pire que tous les vices. "

Ricardi offrit de stipuler quelque chose en faveur de la mere " Non (lui répondit elle) je ne vends point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir<sup>62</sup> Vivre est la premiere loi, et souvent l'inanition m'empêche de travailler. "

Des le même jour la petite Laura fut mise en pension, chez un client de Ricardi Ses mains furent couvertes de pate d'amande ses cheveux de papillotes, son cou de perles sa gorge de dentelles. La

---

<sup>57</sup> *Interl.* : de Gene

<sup>58</sup> *Biffé* : une

<sup>59</sup> *Biffé* : Entretien une fe

<sup>60</sup> *Biffé* : être

<sup>61</sup> que sa *surch.* : qu'une

<sup>62</sup> *Biffé* : Car

petite se regardoit dans toutes les glaces, et ne pouvoit se reconoitre, mais des le premier instant elle comprit quelle etoit sa destination, et prit l'esprit de son etat.

Cependant la petite avoit eu des compagnons de son enfance, qui ne sachant point ce qu'elle etoit devenue en etoit fort en peine. Le plus interessé à la retrouver étoit Céco Boscone petit garçon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà tres fort lui même et déjà amoureux de la petite vendeuse d'oranges qu'il voyoit souvent soit dans les rues soit ches nous, car il etoit un peu notre parent. Si je dis notre, c'est que je m'apelle aussi Cerella et que j'ai l'honneur d'etre cousine germaine de ma maitresse

Nous etions d'autant plus en peine de notre cousine, que non seulement on ne nous en<sup>63</sup> parloit pas<sup>64</sup> mais qu'il nous etoit meme défendu d'en parler et de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire etoit de travailler en gros linge, et mon cousin fesoit les comissions du port en atendant qu'il put porter les balots. Lorsque j'avois bien travaillé tout le jour, j'allois le<sup>65</sup> chercher sous le porche d'une eglise, et nous versions bien des larmes sur le sort de notre cousine.

Un soir Ceco me dit. " Il me vient une idée. Tous ces jours il a plu à verse, Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour, elle n'y tiendra pas et si sa fille est à Genes, elle l'ira trouver. Il ne s'agira donc que de la suivre et nous saurons où Laura est cachée. "

J'applaudis à cette invention. Le lendemain il fit tres beau, j'allai chez madame Cerella, je la vis qui tiroit d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots, et je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en ambuscade, et bientot nous vimes sortir Madame Cerella Nous la suivimes jusqu'en un quartier éloigné, et comme elle entra dans une maison nous nous cachames encore. Elle sortit et s'éloigna, nous entrons dans la maison, nous montons les escaliers ou plustot nous en sautons les marches Nous ouvrons la porte du bel appartement Je reconnois Laura je me jete à son cou, Ceco m'en arache et cole sa bouche sur la siène. Mais une autre porte s'ouvre, Ricardi parait me donne vingt soufflets, autant de coups de pieds à Ceco. Ses gens survient<sup>66</sup> En un clin d'œil nous nous trouvons dans la rue, souffletés, battus, et bien convaincus que nous ne devons plus faire de recherches sur la destinée de notre cousine. — Ceco alla se faire<sup>67</sup> mousse sur un corsaire Maltais. Je n'en n'ai plus entendu parler.

Quant à moi, l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point, et pour ainsi dire elle grandit avec moi. J'ai servi dans plusieurs maisons, enfin dans celle du marquis Ricardi, frere ainé de notre prelat. On y parloit beaucoup de Madame Paduli, et l'on ne concevoit pas où le Prelat avoit pris cette nouvelle parente. Elle echapa pour le moment aux recherches de la famille. Mais rien n'echape à la curiosité des valets. Nous fimes des perquisitions de notre coté, et bientot l'on sut que la prétendue Marquise n'étoit autre que Laura Cerella, le marquis nous recomanda le secret, et m'envoya près de son frere pour<sup>68</sup> l'avertir de redoubler de précautions, s'il ne vouloit se faire un tort infini — Mais ce n'est point mon histoire que je vous fais, et je vous parle mal à propos de la Marquise Paduli, puisque nous avons laissé la petite Laura chez le client du prelat. Elle n'y resta pas longtems on la fit passer dans une petite ville de la riviere de Genes. Et Monsignore alloit la voir de tems à autre et revenoit toujours plus<sup>69</sup> content de l'ouvrage de ces mains.

Au bout de deux ans Ricardi partit pour Londres. Il voyageoit sous un nom suposé et se donnoit pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la conduisit à Paris et dans d'autres grandes villes où l'incognito etoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur, et le rendoit le plus heureux des hommes trois années se passerent

---

<sup>63</sup> *Interl.*

<sup>64</sup> *Biffé* : de notre cousine

<sup>65</sup> *Interl.*

<sup>66</sup> *Biffé* : et do

<sup>67</sup> *se faire surch.* : de ce

<sup>68</sup> *Biffé* : lui

<sup>69</sup> *Biffé* : com

comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau et le pressoit de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief qu'il avoit près de Gorice, {et lui dit que désormais elle s'appelleroit marquise Paduli, et passeroit pour la veuve d'un marquis Paduli parent des Ricardi, qui venoit de mourir au service d'Autriche, qu'à titre de parente elle viendrait bientôt le rejoindre à Rome et faire les honneurs de sa maison. Puis il partit pour sa destination.} <sup>70</sup> Le lendemain de leur arrivée il lui dit : “ Madame j'ai à vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir vous êtes la veuve du marquis Paduli qui vient de mourir au service de l'Empereur Voici tous les papiers qui le constatent Paduli étoit notre parent et vous ne refuse[re]z pas de me joindre à Rome et d'y faire les honneurs de ma maison. ” Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle Marquise abandonnée à ses réflexions, en fit de très sérieuses sur le caractère de Ricardi sur ses relations avec lui, et sur le parti qu'elle en pouvoit tirer. Au bout de trois mois elle fut mandée auprès de son soit disant oncle, et le trouva dans tout l'éclat attaché aux emplois, dont il étoit revêtu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle et beaucoup d'hommage lui furent adressés. Ricardi annonça à sa famille qu'il avoit recueilli chez lui la veuve de Paduli, cousin des Ricardi par les mères. Le marquis Ricardi qui n'avoit jamais entendu <sup>71</sup> dire que Paduli eut été marié, fit sur ce sujet les recherches dont j'ai déjà parlé et {m'envoya près de la nouvelle Marquise, pour lui recommander la plus grande circonspection.} Je fis le voyage par mer, je débarquai à Civita Vecchia et me rendis à Rome. Je me présentai chez la marquise. Elle fit retirer ses gens et se jeta dans mes bras Nous parlâmes de notre enfance, de ma mère de la sienne, des marons que nous mangions ensemble. Le petit Ceco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'étoit mis sur un corsaire et qu'on n'en n'avoit plus de nouvelles. Laura déjà attendrie fondit en larmes et eut beaucoup de peine à se remettre Elle me pria de ne point me faire connaître au <sup>72</sup> Prélat et de passer seulement pour sa femme de chambre Elle ajouta que mon accent Genoïso pouvoit me trahir, et que je devois <sup>73</sup> me dire née dans l'état de Genes et non pas dans la Capitale. Laura avoit son projet. — Elle conserva pendant une quinzaine de jours, son humeur égale et enjouée mais au bout de ce temps, elle nous parut sérieuse, réveuse, capricieuse et dégoûtée de tout. Ricardi cherchoit en vain à lui plaire, il ne pouvoit la ramener à ce qu'elle avoit été jusqu'alors. “ Ma chère Laure (lui disoit il un jour) que vous manque-t-il ? Comparez votre état actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Et pourquoi m'en avez vous tirée (lui répondit Laure avec la plus grande véhémence) C'est ma misère que je regrette ; Que fais je ici au milieu de ces princesses leurs politesses équivoques <sup>74</sup> sont <sup>75</sup> autant d'amères injures Oh mes haillons combien je vous regrette mon pain noir, mes châtaignes. Je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré. Et toi mon petit Céco, qui devois m'épouser quand tu serois assez fort pour être portefaix, avec toi j'aurais connu la misère, mais non pas les vapeurs, et les princesses auroient envié mon sort.

— Laura, Laura (s'écria Ricardi) quel est ce nouveau langage ?

— C'est celui de la nature (lui répondit Laure) Elle a fait les filles pour devenir femmes et mères dans l'état où le ciel les a fait naître, et non pas pour être nièces de prêtres libertins. ” Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta très embarrassé. Il avoit présenté la Paduli comme sa nièce, et si l'étourdie alloit découvrir la vérité, il étoit perdu, et sa carrière étoit finie, de plus il aimoit la friponne, il en étoit jaloux, et tout contribuoit à le rendre malheureux.

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laure et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre “ Pardonnez (lui dit elle) Cher oncle, cher bienfaiteur Je suis une

---

<sup>70</sup> Le texte se poursuit dans la marge jusqu'à “ au bout de quelques jours ”.

<sup>71</sup> *Biffé* : parler

<sup>72</sup> *Biffé* : M

<sup>73</sup> *Biffé* : me faire passer

<sup>74</sup> *Interl.*

<sup>75</sup> *Biffé* : de mortelles

ingrate indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains vous avez formé mon esprit, je vous dois tout, Pardonnez un caprice où le cœur n'avoit point de part ” La paix fut bientôt faite.

Quelques jours après Laura dit à Ricardi “ Je ne puis être heureuse avec vous. Vous êtes trop mon maître Tout ici vous appartient, et je suis dans une entière dépendance. Le Lord qui vient chez nous, a donné à sa maîtresse la plus belle terre du duché d'Urbino. Voilà ce qui s'appelle un amant, et si je vous demandois, cette Baronie où j'ai passé trois mois vous me la refuseriez cependant C'est un legs de votre oncle Cambiasi et vous en pouvez disposer.

— C'est pour me quitter (dit Ricardi) que vous voulez avoir un sort indépendant

— C'est pour vous en aimer davantage (lui répondit Laure) ”

Ricardi ne savoit s'il devoit donner ou refuser. Il étoit amoureux, jaloux il craignoit de voir sa dignité compromise Il craignoit de se mettre lui même dans la dépendance de sa maîtresse.

Laura lisoit dans son âme, et l'auroit volontiers poussé à bout. Mais Ricardi avoit dans Rome un immense pouvoir Sur un mot de sa part, quatre Sires auroient saisi la nièce et l'auroient conduite en quelque couvent, où elle eut fait une longue pénitence. Cette considération retenoit Laura qui enfin se déterminâ à faire la malade, pour amener Ricardi où elle le vouloit. Ce projet l'occupoit lorsque vous êtes entré dans la grotte.

“ Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensoit ? demandai je tout surpris. ”

Non mon enfant (me dit Sylvia) elle pensoit à une bonne baronie de quatre mille scudi de rente. Mais tout à coup l'idée lui vint de contrefaire la malade et même la morte. Elle s'y étoit déjà exercée en contrefaisant des actrices qu'elle avoit vu à Londres. Elle vouloit savoir si elle vous feroit illusion. Vous voyez donc, mon petit Espagnol, que jusque là, vous avez été complètement dupe. Mais vous n'avez pas droit de vous plaindre du reste de l'histoire. Et ma maîtresse, ne se plaint pas non plus de vous. Pour moi je vous ai trouvé charmant lorsque défaillant vous cherchiez mon bras pour vous soutenir. Alors j'ai juré que j'aurois mon tour. Ainsi s'exprima la soubrette

Que vous dirai je. J'étois confondu de ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions. Je ne savois où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble pour porter le désordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir. Elle abusa même de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture je ne savois pas si je devois avoir de nouveaux remors ou bien n'y plus penser.

---

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration Le Boemien forcé de nous quitter, lui demanda la grace d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rebeca se tournant vers l'inconnu lui dit

“ Monsieur que pensez vous de l'erreur de tous les amants, qui regardent leurs flames comme éternelles ?

— Je pense (répondit l'inconnu) Ce [*sic*] cette erreur des amants vient de ce qu'ils ne réfléchissent point assez sur la nature des maximis et minimis. S'il[s] faisoient plus d'attention aux valeurs de différence Y divisée par différence X, il[s] s'apercevraient que la limite de leur calcul revient sur elle même, et dans certains cas, ils pourroient fixer les points de rebroussement

— En effet (dit Rebeca) C'est la dernière chose à quoi pensent les amants.

— Sans doute (dit l'inconnu) Ils se représentent leur passion sous la forme d'une courbe dont les branches sont infinies. ”

Il m'eut été inutile d'en entendre davantage, je<sup>76</sup> m'éloignai donc[c] des savants interlocuteurs et passai la journée comme j'avois fait les précédentes<sup>77</sup>

---

<sup>76</sup> Biffé : pris

<sup>77</sup> Suit une feuille blanche déchirée, mais paginée.

## 43<sup>eme</sup> JOURNÉE.

On se rassembla<sup>78</sup> comme on avoit fait les jours precedents et l'on ne manqua pas de demander au marquis de Torres la suite de son histoire. Il la reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRÈS ROVELLAS

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités, à la belle Elvire, j'avois eu des remors afreux après la premiere, et coment après la seconde je n'avois plus su si j'en devois avoir, ou s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine etoit toujours le même, et mes letres egalelement passionées. Mon Mentor qui vouloit à tout prix me guérir de mes idées romanesques se permetoit quelquefois des démarches qui sortoient un peu de son employ. Sans avoir l'air d'y etre pour quelque chose il m'exposoit à des tentations où je sucombois toujours. Mais ma passion pour Elvire étoit néamoins la meme, et je brulois d'impatience de voir enfin, la dispense sortir du grefe Apostolique.

Enfin Ricardi, nous fit un jour venir Santez et moi. Son air avoit quelque chose de solennel, qui anoncoit la grande nouvelle qu'il avoit à nous aprendre. Il en tempéra cependant la gravité par un sourire afable, et nous dit “ Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine, nous accordons des dispenses assés facilement pour de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne parce que la foi y est plus pure et l'observance plus exacte. Cependant Sa Sainteté considérant les pieuses fondations faites en Amérique par la maison de Rovellas et considérant en outre, que la faute venielle des deux enfants etoit une suite des malheurs de la dite maison, Sa Sainteté (dis je) a délié sur la terre les liens de parenté qui existoient entre vous. Ils seront également deliés dans le ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens ne s'autorisent point<sup>79</sup> de cet exemple pour commettre des fautes pareilles. Il vous est enjoint de porter au cou un rosaire de cent grains, et de le réciter pendant trois ans<sup>80</sup> tous les jours, de plus de batir une eglise pour les Theatins de la Vera Cruz, et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment, ainsi qu'à la future Marquise. ” Je vous laisse imaginer ma joye. Je courus me faire délivrer le bref de Sa Sainteté et nous quitames Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuit. J'arivai à Burgos, je revis Elvire, elle etoit encore embellie. Il ne nous restoit plus qu'à faire approuver le mariage par la cour. Mais Elvire étoit rentrée dans ses biens, et nous ne manquions plus d'amis. Nos tuteurs obtinrent l'aveu que l'on désiroit et la cour y ajouta pour moi le titre de marquis de Torres-Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes, de parures, d'écrains, délicieux fracas pour la jeune fille qui va devenir epouse. Mais la tendre Elvire n'y etoit point sensible elle ne l'étoit qu'aux soins de son amant. — Enfin arriva<sup>81</sup> le jour où l'on devoit nous unir<sup>82</sup> Il me parut d'une mortelle longueur, car la ceremonie ne devoit se faire que le soir, dans la Chapelle d'une maison de campagne, que nous avions près de Burgos.

Je me promenois dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étois dévoré. Puis je m'assis sur

---

<sup>78</sup> *Surch.* : rassemblant

<sup>79</sup> *Biffé* : à

<sup>80</sup> *Interl.* : pendant trois ans

<sup>81</sup> *Surch.* : parut

<sup>82</sup> *Biffé* : ou plustot le soir

un banc où je me mis à réfléchir, sur ma conduite si peu digne de cet ange, auquel j'allois être uni. Et comptant toutes les infidélités que je lui avois faites. J'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remors entra de nouveau dans mon âme, et m'adressant à moi-même les plus durs reproches, je me dis " Ingrat, Malheureux as-tu songé au trésor que l'on te destinoit, à cet être divin, qui ne soupire, qui ne respire même que pour toi, et qui n'a jamais adressé une parole à nul autre. " Tandis que j'étois occupé de cet acte de contrition, j'entendis que deux Camaristes d'Elvire s'étoient placées sur un banc derrière la charmille, où le mien étoit adossé, et qu'elles avoient commencé une conversation qui me rendit très attentif.

" Et bien Manuella (disoit l'une) notre maîtresse va être bien contente aujourd'hui Car elle aimera en réalité, et en donnera des témoignages réels, au lieu des menues faveurs qu'elle<sup>83</sup> acorderoit si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon (dit l'autre camariste) vous voulez parler de son maître de guitare qui lui baisoit furtivement la main, en faisant semblant de la placer sur<sup>84</sup> les cordes.

— Point du tout (reprit la première camariste) je parle d'une douzaine de<sup>85</sup> belles passions bien<sup>86</sup> innocentes à la vérité, mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa manière. D'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la géographie. Celui là étoit bien amoureux par exemple. Aussi lui a-t-elle donné un beau paquet de cheveux qui m'ont bien manqué lorsque j'ai voulu la coiffer le lendemain. — Ensuite est venu ce beau parleur qui l'instruisoit de l'état de ses biens, et la mettoit au fait de ses revenus. Celui là par exemple avoit ses vues. Il comblait Elvire des éloges les plus flatteurs et<sup>87</sup> même l'envoyoit de louanges. Elle lui a donné son profil dessiné sur son ombre et cent fois sa main à baiser à travers les<sup>88</sup> barreaux, et des cadeaux de fleurs, et des bouquets échangés. — "

Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine étoit complète. J'en fus attristé. Sans doute Elvire n'avoit accordé que des faveurs bien innocentes ou plutôt c'étoient de véritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devoit pas même se permettre ces ombres d'infidélités. C'étoit sans doute très mal raisonné. Elvire avoit dès son enfance, begayé puis parlé d'amour J'aurois dû comprendre qu'aimant à traiter ce sujet, elle s'en occuperoit avec d'autres que<sup>89</sup> moi. Mais je ne l'aurois jamais cru, lors même qu'on me l'auroit dit. Ici j'étois convaincu, détrompé noyé dans mon chagrin. Alors on m'appela pour la cérémonie J'entrai dans la chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mère et remplit ma future d'inquiétude et de tristesse. Le prêtre même en fut déconcerté et ne savoit plus s'il devoit nous marier<sup>90</sup> Cependant il nous maria. Mais je vous assure que jamais journée attendue avec impatience ne répondit moins à ce qu'elle sembloit promettre.

Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen éteignant ses flambeaux nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs La tous les badinages de la grille s'effacèrent du souvenir d'Elvire. Des transports inconnus remplirent son cœur, et d'amour et de reconnaissance Elle fut toute à son époux — Le lendemain nous avions l'air très heureux, et comment aurois-je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont traversé la vie, savent que parmi les biens qu'elle peut<sup>91</sup> offrir il n'en n'est point de comparables au bonheur que donne la jeune épouse portant dans le lit nuptial, et tant de mystères à pénétrer, et tant de rêves à réaliser, et tant de pensées caressantes Qu'est-ce que le reste de l'existence auprès de jours pareils passés entre le souvenir récent de si douces émotions et les

---

<sup>83</sup> *Biffé* : distribuoit à la grille

<sup>84</sup> *Biffé* : la guitare

<sup>85</sup> *Biffé* : passions

<sup>86</sup> *Biffé* : con

<sup>87</sup> *Biffé* : l'envoyoit de louanges

<sup>88</sup> *Biffé* : cara

<sup>89</sup> *Interl.*

<sup>90</sup> *Biffé* : ou non

<sup>91</sup> *Biffé* : donner

decevantes illusions d'un avenir que l'esperance embellit des couleurs les plus flateuses.

Les amis de notre maison nous laisserent quelques mois abandonnés à notre yvresse et lorsqu'ils nous crurent en etat de les entendre [sic] ils chercherent à reveiller en nous le sentiment de l'ambition Le Comte de Rovellas avoit eu quelque espoir d'obtenir la grandesse et selon eux nous devions suivre ses projets, nous le devions à nous mêmes autant qu'aux enfants que le ciel nous donneroit. Enfin on nous representa que quelque fut le succès de nos représentations, nous nous répentirions un jour de [ne] les avoir pas faites, et qu'il estoit toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous etions dans l'age où l'on n'a guere de volonté que celle de ses entours, et nous nous laissames conduire à Madrid. Le Vice-roi lorsqu'il fut informé de nos intentions ecrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Les aparences ne tarderent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoient que des aparences, et quoiqu'elles prissent toutes les formes mobiles de la cour elles ne devinrent jamais des réalités.

Ces esperances trompées affigerent mes amis, et malheureusement aussi ma mere. Elles contribuerent à lui donner une maladie de langueur à laquelle nous la vimes succomber. J'en ressentis beaucoup de douleur. {Et je pensois fort peu à la grandesse que je desirois encore moins. d} Bientot après mes deux fils devinrent malades languirent aussi, et moururent dans les bras d'Elvire. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle avoit eu d'atrait pour nous. Nous résolumes de cesser nos sollicitations, et d'aller au Mexique où l'etat de nos affaires exigeoit notre présence. La santé de la marquise avoit beaucoup souffert et les medecins assuroient qu'un voyage sur mer pouroit la rétablir.

Nous partimes donc, et nous arivames<sup>92</sup> à la vera Cruz, après une navigation de dix semaines, qui eut pour la santé d'Elvire tout l'efet favorable qu'on s'en estoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde, non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été.

Nous trouvames à la vera cruz un des premiers officiers du Vice-Roi qu'il avoit envoyé pour nous complimenter et nous conduire à la ville de Mexico. Cet homme nous parla beaucoup de la m[a]gnificence du Comte de Penna-Velez, et du ton de galanterie qu'il avoit introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par les relations que nous avions avec l'Amérique Nous savions que son penchant pour les femmes s'etoit reveillé lorsqu'il avoit vu son ambition entierement satisfaite. Et que ne pouvant plus etre heureux par le mariage, il avoit cherché les plaisirs dans ce commerce de Galanterie polie et delicate qui distinguoit autrefois la societé Espagnole.

Nous restames peu à la vera cruz, et nous fimes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette capitale est comme l'on sait située au milieu d'un lac, nous arrivames sur ses bords, à l'entrée de la nuit. Et bientôt nous apercumes cent gondoles, chargées<sup>93</sup> de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour aborder la premiere, nous en vimes sortir le viceroi. Qui s'adressant à mon Epouse lui dit " Fille incomparable d'une femme que mon cœur n'a point cessé d'adorer Je croyois que le ciel vous avoit enlevée à mes vœux légitimes, mais<sup>94</sup> il n'a pas voulu priver le monde de son plus bel ornement, et je lui en rens grace. Venez donc embellir notre hémisphere. En vous possedant il ne pourra rien envier à l'ancien monde. " Ensuite le viceroi me fit l'honneur de m'embrasser et nous primes place dans sa gondole Je m'aperçus bientôt que le Comte fixoit la Marquise d'un air surpris.

Enfin il lui dit " Je croyois Madame avoir conservé, dans ma mémoire le souvenir de vos traits. Mais je vous l'avoue je ne vous eusse jamais reconnue. Au reste si vous avés changé C'est bien à votre avantage. " Nous nous rapellames alors que le viceroi n'avoit jamais connu mon epouse, et c'étoient vos traits qui estoient resté dans sa mémoire. — Je lui dis qu'effectivement le changement estoit tel que tous ceux qui avoient alors vu Elvire auroient la plus grande peine à la reconoitre

Après une demie-heure de navigation nous arivames à une isle flotante, qui par un ingénieux artifice ofroit l'aparence d'une isle veritable, couverte d'orangers et d'autres arbres et arbustes, mais qui se soutenoit néamoins sur la surface de l'eau. Elle pouvoit être conduite dans toutes les parties du

---

<sup>92</sup> *Biffé* : au Mexique a

<sup>93</sup> *Surch.* : ornée

<sup>94</sup> *Biffé* : puisqu'il ce ciel jaloux

lac, et jouir successivement de ses différents aspects.

Au milieu de l'isle étoit une rotonde fort éclairée, et resonnant au loin, des sons d'une musique bruyante. Bientôt à travers les lampions nous distinguâmes les chiffres d'Elvire. En approchant du rivage nous vîmes deux troupes d'hommes et de femmes, vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bizarres, où les vives couleurs de divers plumages, dispuoient d'éclat aux plus riches piereries. “ Madame (dit le Viceroi) L'une de ces deux troupes est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la marquise de Montesume dernière de ce grand nom qu'ont porté les souverains du pays. La politique du conseil de Madrid, ne lui permet point de<sup>95</sup> perpétuer des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes Nous la consolons de cette disgrâce<sup>96</sup> en la proclamant reine de nos fêtes. Ceux de l'autre troupe se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du soleil est abordée au Mexique et viennent lui rendre hommage. ” Tandis que le Viceroi adressoit ce compliment à mon Epouse. J'avois les yeux fixés sur elle. Et je vis dans les siens je ne sais quel feu, provenant de quelque étincelle d'amour propre, qui depuis sept ans que nous étions mariés, n'avoit pas eu le tems de se développer. En effet malgré toutes nos richesses nous étions loin de jouer à Madrid un premier rôle. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants, des [*sic*] sa propre santé, avoit eu peu d'occasion de briller. Mais le voyage lui avoit rendu toute sa beauté en même tems que sa santé, et placée dans les premiers rang d'un nouveau théâtre, Elle<sup>97</sup> me parut disposée à prendre d'elle même des idées exaltées, ainsi qu'à fixer sur sa personne l'attention universelle.

Le Viceroi installa Elvire comme Reine des Péruviens, puis il me dit “ Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil, mais comme nous sommes tous déguisés. Vous voudrez bien reconnoître jusqu'à la fin du bal les loix d'une autre souveraine. ” En même tems il me présenta à la marquise de Montesume, et mit sa main dans la mienne.

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent, tantôt séparées, tantôt réunies, leur emulation réciproque rendit la fête animée, on<sup>98</sup> résolut de continuer la mascarade jusqu'à la fin de la saison. — Je restai donc le sujet de la prétendante du Mexique, et mon épouse traitoit les siens avec une affabilité, qui ne m'échappoit pas.

Mais je dois vous faire le portrait de la fille des Caciques, ou plutôt vous donner quelque idée de sa figure, car il me seroit impossible de vous peindre sa grâce sauvage et les impressions rapides, que ses traits recevoient des mouvements de son âme passionnée.

Tlascalala de Montesume étoit née dans la partie montagneuse du Mexique, et n'avoit pas le teint bazané des habitans de la plaine. Le sien sans offrir la couleur des blondes, en avoit la délicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentoient l'éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens, n'avoit pas l'aplatissement qu'on voit aux races Américaines. Tlascalala ne les rapelloit que par des lèvres un peu pleines, mais charmante lorsque le sourire leur prôtoit sa grâce fugitive. Pour ce qui est de sa taille je n'ai rien à vous en dire, et je m'en remets<sup>99</sup> à votre imagination, ou plutôt à celle<sup>100</sup> de l'artiste qui voudroit peindre Atalante ou Diane. — Toute l'habitude de son corps avoit aussi quelque chose de particulier. On démêloit dans ses mouvements un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle même. Le calme chez elle n'avoit point l'air du repos et déceloit quelque agitation intérieure.

Trop souvent le sang des Montesume rapelloit à Tlascalala, qu'elle étoit<sup>101</sup> née pour régner sur une vaste partie du monde. En l'abordant on lui trouvoit l'air altier d'une Rein[e] offensée, mais elle n'avoit pas ouvert la bouche, que déjà le plus doux regard charmoit celui que sa réponse alloit enchanter.

---

<sup>95</sup> *Biffé* : transmettre à quelque famille Espagnole

<sup>96</sup> *Surch.* : perte

<sup>97</sup> *Surch.* : Il

<sup>98</sup> *Biffé* : se

<sup>99</sup> *Biffé* : au point

<sup>100</sup> *Biffé* : du peintre

<sup>101</sup> *Biffé* : fait

Lorsqu'elle entroît dans le sallon du viceroi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre des égales. Mais bientôt elle n'avoit plus d'égales. Les cœurs faits pour aimer avoient reconu leur souveraine et s'empressoient autour d'elle. Tlascalala n'étoit plus reine, elle étoit femme et jouissoit de leurs hommages.

Je m'aperçus des le premier bal de cette humeur hautaine. Je croyois lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractere de son masque ainsi qu'au role de son premier sujet que m'avoit donné le Viceroi. Mais Tlascalala me recut tres mal. " Monsieur (me dit-elle) Une royauté de bal peut flater celles que leur naissance n'avoit pas apellé au trone. " En meme tems elle jeta un coup d'œil, sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée de Peruviens qui la servoient à genoux. Son orgueilleuse joye alloit jusqu'au ravissement, et j'en éprouvai pour elle une sorte de honte. Je lui en parlai des le soir même. Elle recut mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur, l'amour propre étoit entré dans son ame, il en avoit banni l'amour.

L'yvresse que produit un encens flateur, est longue à se dissiper. Celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beauté parfaite, et les charmes incomparables de Tlascalala. Les jours d'Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et preparer celui du lendemain. Une pente rapide l'entraînoit vers les amusements de tout genre. Je voulus l'arreter, ce fut en vain. J'étois moi même entraîné mais dans une direction diferente, et bien loin des sentiers fleuris où tous les plaisirs naissoient sous les pas de mon epouse.

Je n'avois pas trente ans, ni même vingt neuf. J'étois dans cet age où les sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse, et les passions la force de l'homme fait. Mon amour né pres du berceau d'Elvire n'étoit jamais sorti de l'enfance, et son esprit nourri d'abord de folies romanesques, n'avoit point aquis de maturité. Le mien n'étoit pas beaucoup plus avancé, ma raison avoit pourtant fait asséz de progrès pour me faire apercevoir que les idées d'Elvire tournoient sur des petits interets, des petites rivalités, et souvent des petites médisances, cercle étroit dans lequel les femmes sont retenues, par les bornes du caractere, plustot que par celles de l'esprit, les exceptions en ce genre sont rares, et je croyois qu'il n'y en n'avoit point. Mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascalala. Nulle jalouse emulation n'avoit trouvé le chemin de son ame. Tout son sexe sembloit avoir des droits à sa bienveillance. Et celles qui l'honoroient par la beauté les graces ou les sentiments lui inspiroient l'interet le plus vif. Elle eut voulu les avoir autour d'elle, mériter leur confiance et gagner leur amitié. Pour ce qui est des hommes elle en parloit rarement, toujours avec reserve Si ce n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration étoit exprimée avec franchise et même avec {ce feu qui brilloit dans tous ses discours, d'ailleurs} chaleur. D'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées generales et n'étoit tres animée que lorsqu'il s'agissoit de la prosperité du nouveau monde et du bonheur de ses habitants, sujet favori sur lequel elle revenoit toutes les foix qu'elle croyoit pouvoir le faire sans inconvenient<sup>102</sup>

Bien des hommes semblent destinés par l'influence de leur etoille, et sans doute de leur caractere, à passer leur vie sous les loix de ce sexe, qui domine tous ceux qui ne savent pas l'asservir Je suis incontestablement de ces gens la J'avois été l'humble adorateur d'Elvire ensuite epoux assez soumis, mais elle meme avoit relaché ma chaine par le peu de prix qu'elle sembloit y metre.

Les mascarades se succederent les unes aux autres et le train de la societé m'atacha pour ainsi dire à tous les pas de la marquise. Mon cœur, m'y atachoit bien davantage. Le premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever et mon ame s'agrandir, mon caractere prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de metre mes sentiments en action, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revetu metoit plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants j'encourus la disgrace du ministre, la cour meme sembroit [*sic*] me menacer. J'oposai la plus courageuse resistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols. Et ce qui avoit plus de prix à mes yeux

---

<sup>102</sup> Biffé : Bi

j'inspirai un vif intérêt à celle qui possédoit déjà toutes mes affections. A la vérité Tlascala avoit avec moi la même réserve ou même davantage mais son regard cherchoit le mien, s'y reposoit avec complaisance, et s'en détournoit avec trouble. Elle me parloit peu, pas même de ce que j'avois fait pour les Américains, mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. — Tlascala croyoit avoir trouvé en moi une âme pareille à la sienne elle se trompoit. Son âme avoit passé en moi. Elle m'inspiroit et me faisoit agir.

Moi même je me fis quelque illusion sur la force de mon caractère mes rêveries devinrent des méditations et mes idées sur le bonheur de l'Amérique des projets hasardeux. Mes amusements prirent une teinte d'héroïsme. Je poursuivois dans les forêts le jaguar et le puma ou même j'attaquois ces animaux féroces. Mais ce que je faisois le plus souvent, étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confidants d'un amour, dont je craignois de faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascala m'avoit assez deviné je commençois à démêler ses sentiments et nous nous serions facilement trahi aux yeux d'un public assez clairvoyant Nous échappâmes cependant à son attention Le viceroi eut des affaires sérieuses, qui suspendirent le cours des fêtes {brillantes pour lesquelles il avoit pris un goût très vif et toute la société du Mexique une véritable passion.} Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac. Je commençai par y aller souvent et je finis par l'y aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté c'étoit un culte qui tenoit du fanatisme. Du sien<sup>103</sup> C'étoit comme un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans la ferveur et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres et nous n'osions le prononcer Cet état étoit délicieux, nous en savourions la douceur, et nous craignions d'y rien changer.

Comme le marquis de Torres, Rovellas en étoit à cet endroit de sa narration Le Boémien forcé de s'occuper des intérêts de sa horde le pria d'en remettre<sup>104</sup> la suite au lendemain Alors Rebeca<sup>105</sup> s'adressant à notre inconnu lui dit “ Monsieur ne croyez vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui puisse nous porter à la gloire et aux grandes choses.

— Madame (lui répondit il) la question que vous me proposés a deux cas très distincts, le premier où un homme qui<sup>106</sup> n'aimeroit point naturellement la gloire deviendroit amoureux d'une femme qui<sup>107</sup> la lui feroit aimer mais ce cas ne vous est nullement favorable, {et nous ne nous en occuperons point} parceque la femme auroit à surmonter une trop grande inertie

Dans le second cas, on supposeroit que qu'un [sic] homme, qui tendroit déjà vers la gloire, recevoit une impulsion dans la même direction. Nous pouvons le représenter par 5 et supposer son mouvement égal 2.

La femme dont il est amoureux sera un corps moindre comme 3 ayant un mouvement plus grand comme sept. Alors selon les règles de la mécanique l'homme gagnera quinze huitièmes de vitesse. Ce qui est favorable à votre système, mais ce cas est très rare, il est au contraire très commun, que l'amour soit une véritable perturbation [sic], qui détourne du chemin de la gloire. Des lors l'homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l'amour, ni celle de la gloire, mais une diagonale résultante de la composition du mouvement<sup>108</sup> ”

Ce raisonnement parut intéresser Rebeca Comme je le comprenois moins bien qu'elle, je l'abandonnai à la géométrie, et passai le reste du jour à parcourir les environs du lac

---

<sup>103</sup> Interl. : Du sien

<sup>104</sup> Biffé : au lendemain

<sup>105</sup> Biffé : se tou

<sup>106</sup> Biffé : aimeroit naturelle

<sup>107</sup> Biffé : l'aimeroit et

<sup>108</sup> du mouvement *surch.* : des mouvements

## QUARANTE-QUATRIEME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avoit fait les jours precedent on demanda au Marquis de Torres la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascala,<sup>109</sup> je vous ai peint son ame et sa figure, le reste de mon histoire vous la fera mieux connoit[r]e

Tlascala etoit convaincue des vérités de notre sainte religion, mais en même tems elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses Ancetres, et dans sa croyance mitigée elle leur avoit arangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel, mais dans quelque region mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point, les superstitions de ses compatriotes. Elle croyoit que les ombres illustres des Rois de sa race, descendoient dans les nuits obscures, et venoient visiter un ancien cimetiére situé dans les montagnes. Rien au monde n'eut pu engager Tlascala à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelquefois le jour, et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit les hieroglyphes gravées sur les tombeaux de ses peres, et les éclaircissoit par des traditions dont elle etoit parfaitement instruite.

Nous connoissons déjà la plupart des inscriptions, et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles que nous débarassions de la mousse et des epines qui les couvroient. — Un jour Tlascala me montra, un bouquet d'un arbuste épineux, et me dit que ce n'étoit pas sans dessein, qu'il se trouvoit en cet endroit, celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention d'appeler les vengeances celestes sur des manes ennemies. Elle me dit que je ferois une bonne action en détruisant des tiges funestes. Je pris une hache que tenoit un Mexicain et j'abatis<sup>110</sup> cet ombrage de mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hieroglyphes, que<sup>111</sup> celles que nous avions vu jusqu'alors. “ Ceci (me dit Tlascala) a été écrit après la conquete les Mexicains entremèloient alors leurs hieroglyphes de quelques lettres Alphabetiques, qu'ils avoient imitée des Espagnols. Les inscriptions de ces tems la sont les plus faciles à lire. ” Tlascala lut en effet mais, à mesure qu'elle lisoit une douleur croissante<sup>112</sup> se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connoissances sur la pierre, qui pendant deux siècles avoit recelé la cause de sa subite horreur

Tlascala transportée chez elle, reprit quelque connoissance, mais ce ne fut que pour proferer des discours sans liaison entre eux, et qui n'exprimoient que son égarement Je retournai chez moi la mort dans l'ame et le lendemain je reçus une lettre ainsi conçue.

Alonzo j'ai rassemble mes forces et mes idées pour vous écrire quelques lignes. Elles vous seront remises par le vieux Xoar qui a été mon maître dans notre langue Ancienne Conduisez le à la pierre que nous avons découverte et qu'il en traduise l'inscription. — Ma vue se trouble, mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur. — Alonzo des spectres affreux se metent entre nous — Alonzo je ne te vois plus.

Je conduisis Xoar au cimetiére et lui montrai la pierre fatale Il en copia les hieroglyphes, et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez Tlascala, elle étoit dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée mais le medecin me pria de ne me point faire voir.

---

<sup>109</sup> *Biffé* : et

<sup>110</sup> *Biffé* : mo

<sup>111</sup> *Biffé* : no

<sup>112</sup> *Biffé* : une sorte d'horeur

Le lendemain<sup>113</sup> Xoar vint chez moi, et m'apporta, la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes.

Moi Koatzil fils de Montesume J'ai porté ici le corps infame de Marina, qui livra son cœur et sa patrie, au detestable Cortèz chef des brigands de la mer — Esprits de mes Ancêtres, qui revenez ici dans les nuits obscures, Rendez pour quelques instants la vie, à ces restes inanimés, et faites leur souffrir l'agonie et la mort

Esprits de mes ancêtres écoutez ma voix, écoutez les malédictions qu'elle profère au nom des victimes humaines dont<sup>114</sup> mes mains sont fumantes

Moi Koatzil fils de Montésume. Je suis pere. Mes filles errent sur les sommets glacés des montagnes Mais la beauté est l'attribut de notre sang illustre — Esprits de mes ancêtres. Si jamais une fille de Koatzil, ou la fille de ses filles et de ses fils. Si jamais une fille de mon sang, prodiguoit son cœur et ses charmes à la race perfide des brigands de la mer Entre les filles de mon sang s'il se trouvoit une Marina Esprits de mes ancêtres qui descendez ici dans les nuits obscures, punissez la par des tourments affreux.

Venez dans la nuit obscure sous la forme de vipères enflammées, déchirez son corps dispersez le [dans le] sein de la terre et que chacun des lambeaux que vous aurez arraché ressente les douleurs l'agonie et la mort.

Venez dans la nuit obscure sous la forme de vautours, dont le bec soit de fer rougi au feu. Déchirez son corps. Dispersez le dans l'espace des airs, et que chaque lambeau que vous aurez arraché ressente les douleurs, l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres si vous vous y refusez, j'implore contre vous les dieux vengeurs abreuvé du sang des victimes humaines. Puissent ils vous faire éprouver les mêmes tourments.

J'ai gravé ces imprécations moi Koatzil fils de Montesume

---

Il s'en falut peu que cette inscription ne fit sur moi tout l'effet qu'elle avoit fait sur<sup>115</sup> Tlascalá J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions Mexicaines mais je vis bientôt que ce n'étoit pas par là que je devois l'attaquer, et lui même me montra, une autre voye pour porter des consolations dans l'ame<sup>116</sup> d'Elvire [*sic*].

“ Seigneur (me dit Xoar) Il est indubitable, que les esprits des Rois reviennent dans le cimetière de la montagne. Et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances peuvent en affaiblir le redoutable effet. D'abord vous avez détruit l'arbuste malfaisant planté à dessein sur cette tombe funeste Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous et les farouches compagnons de Cortez. Continuez à être le protecteur des Mexicains, et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'apaiser les esprits des Rois, et même les Dieux terribles, adorés jadis dans le Mexique, et que vos prêtres appellent Démons. ”

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses Et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique Elles ne tardèrent pas à se présenter. Une révolte se manifesta dans les provinces conquises par le Viceroy Ce n'étoit proprement qu'une juste résistance, à des oppressions très opposées aux intentions de la cour. Mais Le Severe Penna vint, prévenu par de

---

<sup>113</sup> *Biffé* : xora

<sup>114</sup> *Biffé* : le sang teint encore

<sup>115</sup> *Biffé* : Montesum

<sup>116</sup> l'ame *surch.* : le cœur

faux rapports<sup>117</sup> ne fit point cette distinction,<sup>118</sup> Il se mit à la tête d'une armée, entra dans le nouveau Mexique, dissipa les atroupements et ramena deux Caciques qu'il destinoit à perir sur l'échafaut dans la Capitale du nouveau monde. On alloit lire leur sentence, lorsque m'avancant dans la sale de justice<sup>119</sup> et metant mes mains sur les deux accusés, je prononcai ces mots. “ *Los toquo por parte de el Rey* — Je les touche de la part du Roi ”

Cette ancienne formule du droit Espagnol, est encore d'une telle force qu'aucun tribunal n'oseroit y metre opposition, et qu'elle suspend l'exécution de tout aret, mais en même tems, celui qui en use se rend caution personnelle. Le viceroi {avoit droit de me traiter comme les criminels rebelles qu'il vouloit condamner il} usa de son droit avec rigueur, me fit jetter dans un cachot, et la se sont passé les plus doux instants de ma vie.

Une nuit, et tout étoit nuit dans ce séjour ténébreux, j'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur foible et pale, qui s'avancant vers moi, me fit reconnoître les traits de Tlascala. Ce seul aspect eut suffi pour faire de ma prison un lieu de delices, mais non contente de l'embellir de sa presence, elle m'y préparoit la plus douce des surprises l'aveu d'une passion égale à la miene. “ Alonzo (me dit elle) vertueux Alonzo tu l'emporte. Les manes de mes peres sont apaisées. Ce cœur que nul mortel ne devoit posséder, est devenu ton bien, et le prix des sacrifices que tu ne cesses de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascala eut à peine achevé ces mots qu'elle tomba dans mes bras sans sentiments et presque sans vie. J'attribuai cet accident au saisissement qu'elle avoit éprouvé. Mais hélas la cause en étoit plus éloignée et plus dangereuse, l'honneur qu'elle avoit éprouvé dans le cimetiere, la fièvre delirante qui l'avoit suivie avoit alteré sa constitution. Cependant les yeux de Tlascala se rouvrirent à la lumiere, et de celestes clartés, me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux. Amour Dieu de ces hommes anciens qui t'adoroient parce qu'ils étoient les hommes de la nature. Divin amour, jamais ta puissance ne parut à Cnide ni Paphos comme dans nos cachots du nouveau monde. Le mien étoit devenu ton temple, les billots tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore dissipé. Il subsiste<sup>120</sup> tout entier dans mon cœur, glacé par les ans. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent veut se reporter au milieu des Illusions du passé. Elle ne va point chercher le lit Nuptial d'Elvire, ni la couche libertine de Laure, mais les murs d'une prison.

Je vous ai dit<sup>121</sup> que le vice roi avoit été tres irrité contre moi. Son caractere impetueux, l'avoit emporté sur ses principes<sup>122</sup> de justice, et sur l'amitié qu'il avoit pour moi. Il expedia un vaisseau leger pour l'Europe, et son rapport me dépeignoit comme un fauteur des révoltes. — Mais le navire<sup>123</sup> avoit a peine mis à la voile,<sup>124</sup> que la bonté, l'équité du viceroi reprirent le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour. Sans la crainte de se comprometre, il eut envoyé un second rapport<sup>125</sup> contraire au premier. Il expedia cependant un second vaisseau chargé de dépeches, concues de maniere à mitiger l'efet des premières.

Le Conseil de Madrid assés lent dans toutes ses délibérations eut tout le tems de recevoir ce second rapport, et l'on atendit assés longtems sa réponse. Elle fut telle qu'on pouvoit se la prometre de la prudence la plus consommée l'aret du conseil paroissoit dicté par la plus extreme séverité, et prononcoit des peines capitales contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'aret il étoit difficile de trouver des coupables. Et le vice roi recut des instructions secretes qui lui defendoient d'en chercher

---

<sup>117</sup> *Interl.* : prevenu par de faux rapports

<sup>118</sup> *Biffé* : prévenu par de faux rapports

<sup>119</sup> *Biffé* : je prononcai ces mots

<sup>120</sup> *Biffé* : encore

<sup>121</sup> *Biffé* : messieurs

<sup>122</sup> *Biffé* : d'équité

<sup>123</sup> le navire *surch.* : il

<sup>124</sup> *Biffé* : Mai

<sup>125</sup> *Biffé* : to

Mais la partie ostensible de l'aret fut connue la premiere, et porta une derniere<sup>126</sup>, atteinte à la vie chancellante de Tlascala — Un vomissement de sang... une fièvre d'abord foible et lente ensuite brulante continue...

---

Le tendre vieillard ne put en dire davantage, des sanglots arreterent sa voix, et il s'eloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes.

Rebeca toujours assez occupée du Geometre, lui dit.<sup>127</sup>

---

<sup>126</sup> *Biffé* : coup

<sup>127</sup> Après cette phrase, portée en tête de p., le reste est blanc, ainsi que les 3 p. suivantes (106-108).

## QUARANTE-CINQUIEME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRÈS-ROVELLAS.

En vous parlant de mes disgraces, je ne vous ai point dit la part qu'y avoit prise Elvire ; ni comment elle exprima sa douleur. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une couleur sombre. Ensuite elle se retira dans un couvent, dont le parloir devint son salon de compagnie Elle n'y paroissoit cependant qu'un mouchoir à la main, et les cheveux épars. Deux fois elle étoit venue me voir dans [*sic*] Je ne pouvois qu'être sensible à ces marques d'interet. Quoique absous les formalités de la justice et la lenteur naturelle aux Espagnols, me firent rester encore quatre mois en prison. Des que j'en fus sorti, je me rendis au couvent de la marquise et la ramenai à l'hotel, où son retour fut célébré par une fête. — Quelle fete Juste ciel. Tlascalala n'étoit plus. — Les plus indifferents songeoient à elle, et leurs regrets honoroient sa mémoire. Par leur affliction vous pouvez juger de ma douleur. J'y étois absorbé et ne voyois rien autour de moi. — Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flatteur.

Un jeune homme d'un naturel heureux<sup>128</sup> a le desir de se distinguer, a trente ans il ressent le besoin de l'estime. Plus tard on veut de la considération — J'en étois à l'estime, et peutêtre ne me l'eut-on pas acordée, si l'on eut su combien l'amour avoit de part à toutes mes actions, mais on les atribuoit à de rares vertus, soutenues par un grand caractere. Il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connoître la haute opinion qu'il avoit prise de moi, et ses flatteurs homages, me tirèrent de ma profonde affliction Je sentois n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'esperois m'en rendre digne Ainsi lorsque<sup>129</sup> acablés par la douleur, nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir, la providence soigneuse de nos destins, ralume des lueurs inespérées qui nous remettent dans le chemin de la vie.

Je me proposai donc de mériter l'estime, j'eus des emplois, et je les exerçai avec une probité scrupuleuse autant qu'active — Mais j'étois né pour aimer. L'image de Tlascalala occupant encore mon cœur y laissoit néanmoins un grand vide — et je cherchai les occasions de le remplir

Quand on a passé trente ans on peut encore<sup>130</sup> éprouver un grand attachement et même l'inspirer. Mais malheur à l'homme de cet age qui veut se meler aux jeux des jeunes amours. La gaité n'est plus sur ses levres, la tendre joye dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire et n'a plus l'instinct facile qui les fait trouver. La troupe maligne et folatre l'a reconu et fuit à tire d'aile chercher les groupes de la jeunesse

Enfin pour parler sans poesie j'eus des maitresses qui me payerent de retour. Mais leur tendresse, avoit pour l'ordinaire quelque motif de convenance, qui ne les empechoient pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en étois quelquefois piqué, jamais affligé. Je changeois des chaines legeres contre d'autres qui n'étoient pas plus pesantes et ces engagements me donnoient à tout prendre plus de plaisir que de peine.

Ma femme ataignit quarante ans, et conservoit encore de la beauté. Les homages l'envirnoient C'étoient déjà ceux du respect. On s'empressoit de l'entretenir Ce n'étoit plus d'elle, qu'on lui parloit. Le monde ne la quitoit point encore, mais il n'avait plus à ses yeux le meme charme.

Le Viceroi mourut. La marquise avoit formé sa société d'habitude. Elle désira voir du monde chez elle. J'aimois encore la société des femmes. Il me parut agreable de la trouver en descendant seulement un escalier. La marquise étoit pour moi presque une nouvelle connoissance. Elle me parut

---

<sup>128</sup> d'un naturel heureux *surch.* : bien né

<sup>129</sup> *Biffé* : notre

<sup>130</sup> *Biffé* : ins

aimable, je me piquai de l'être. Ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette réunion

Les couches tardives de la marquise eurent sur sa santé une influence funeste. Diverses incommodités se succéderent. Enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sincères. Elle avait été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit, je lui devois ma fortune et mon rang. Que de motifs de la regretter. Lorsque je perdis Tlascala, j'étois encore entouré de toutes les illusions de la vie la marquise me laissa sans consolations, seul, et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. — Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres je logeai chez un de mes vassaux. Sa fille trop jeune pour apprécier les âges, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit un peu à de l'amour, et qui m'a fait cueillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne

Enfin l'âge a glacé mes sens mais mon cœur n'a point cessé d'être sensible, et j'ai pour ma fille une<sup>131</sup> tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourir dans ses bras est le vœu, que je forme tous les jours.

---

Vous avez voulu savoir mon histoire. La voilà mais je crains qu'elle n'ait enn[u]yé notre géomètre, qui vient de tirer ses tablettes, et les a chargés de chiffres.

“ Vous me pardonnerez (repondit l'inconnu) votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie, et voyant une passion motrice vous élever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carrière, et vous appuyer encore au déclin de votre existence, j'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée, s'avancer sur l'axe des abscisses, croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire vers le milieu de l'axe ensuite décroître dans la proportion de son accroissement

{ — En vérité (dit le Marquis) j'ai bien cru [?] qu'on pouvoit tirer quelque morale de l'histoire de ma vie, mais non pas la mettre en équation.

— Ce n'est pas de votre vie qu'il s'agit ici (reprit l'inconnu) C'est de la vie humaine en général }<sup>132</sup> accroissement. J'ai donc considéré le cours de votre vie comme le grand axe d'une Ellypse partagée en quatre [vingt] dix parties égales, et j'ai pris la moitié du petit axe de manière que l'ordonnée de 45. ne surpassa celle de 40. et de 50. que de deux dixièmes.

Le moment de votre naissance est l'origine des ordonnées où les Y. et les X. sont encore égal *Zero*. Les ordonnées de votre enfance croissent rapidement. Et si vous arrivez à cette dernière qui termine les longues carrières, vos dernières ordonnées décroîtront avec la même rapidité. A quatorze ans vous aimez une jeune fille. A vingt ans passés vous devenez le meilleur des Maris. Passez vingt huit ans vous faites à votre femme une infidélité bien marquée, mais la femme que vous aimez a une âme élevée qui exalte la vôtre, et à trente cinq ans vous jouez dans la société un rôle glorieux. L'amour étant votre passion motrice la plus grande ordonnée doit naturellement être avancée de dix ans, et je calcule votre Ellypse comme pour un grand axe de soixante et dix. Bientôt vous retombez dans le goût de bonnes fortunes, que vous aviez déjà à vingt huit ans, dont l'ordonnée est égale à celle de quarante deux. Puis vous rédevenez bon mari comme vous l'étiez à vingt [et] un ans, dont l'ordonnée répond à celle de quarant neuf. Enfin vous allez chez un de vos vassaux, et vous aimez une très jeune fille, comme vous en aimiez une à quatorze ans, dont l'ordonnée répond à celle de cinquante six. J'espère Monsieur le Marquis que le grand axe de votre existence ne se bornera pas à 70., qu'il ira même jusqu'à cent. Mais dans ce cas votre Ellypse se changera peu à peu en une courbe différente, qui probablement tiendra de la chaînette.

— En vérité /:dit le Marquis:/ j'ai bien cru qu'on pouvoit tirer quelque morale de mon histoire,

---

<sup>131</sup> *Biffé* : passio

<sup>132</sup> Les 3 f. suivants (117-122) ont été découpés ; sur le bord du troisième f., a été collé un carton écrit par la même main que 5 MP.

mais non pas la metre en question.

— Monsieur le Géomètre /:dit Rébeca:/ vos idées sur l'énergie des passions montrent une grande connoissance du cœur humain, et vous avez dû beaucoup l'étudier.

— Madame /:répondit l'inconnu:/ le fond de mes idées appartient proprement à mon père, mais je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez /:dit Rebeca:/ de vôtre père et de vous même, et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Cependant toute la société désire surement vous connoître plus particulièrement.

— Madame /:dit le Géomètre:/ mon nom est... mon nom est... ” En même tems il parut chercher dans ses poches pour y prendre ses tablettes. “ Monsieur /:dit Rebeca:/ il m'a bien parut vous voir quelque penchant<sup>133</sup>

quelque penchant à la distraction je ne crois pourtant pas que vous soyez assés distrait pour oublier votre nom.

— Vous avéz raison Madame (repondit le géometre) Je ne suis point distrait mais mon pere a eu dans sa vie une distraction funeste il a signé le nom de son frere à la place du sien, et il a perdu par la sa maitresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai écrit mon nom dans mes tablettes, et quand je dois le signer je le<sup>134</sup> copie

— Mais (dit Rebeca) on ne vous demande pas de signer votre [nom] mais de le dire. Et si vous vouliez<sup>135</sup> y ajouter l'histoire de votre pere et la votre vous obligeriez sans doute toute la société. ” Le géometre ne se fit point prier et comença en ces termes

#### HISTOIRE DU GEOMETRE.

Mon nom est Don Pedre Vélasquèz. Je descens de l'illustre maison des marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre ont tous servi dans l'Artillerie, et ont donné à l'Espagne les meilleurs officiers qu'elle ait eu dans cette arme. Don Ramire Velasquez, Grand maitre d'artillerie, sous Philipe quatre fut fait grand d'Espagne par son successeur. Il eut deux fils qui se sont marié, tous les deux. La branche ainée resta en possession des biens et de la grandesse Mais bien loin de se livrer à la molesse des charges de cour, les chefs de notre maison sont toujours restés apliqués, aux glorieux travaux à qui, ils devoient leurs honeurs. D'ailleurs ils se faisoient un devoir de soutenir et proteger leurs cousins de la branche cadete. Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquieme Duc de Velasquez ariere-petit fils du fils ainé de Don Ramire Ce digne Seigneur fut comme plusieurs de ses ancetres revetu de la charge et dignité, de grand maitre d'artillerie de plus il etoit gouverneur de Galice et résidoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d'Albe Et le mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe étoit honorable à notre famille Mais la fécondité de la Duchesse ne répondit pas aussi bien aux vœux de son époux. Elle ne lui donna qu'une fille qui fut apellée Blanche. Le duc la destina à devenir l'epouse d'un Velasquez de la branche cadete à laquelle elle transporterait la grandesse et les biens de la branche<sup>136</sup> ainée.

Mon pere qui s'apelloit Don Henrique, et son frere Don Carlos, venoient de perdre leur pere qui descendoit de Ramire au même degré que le Duc. Ce Seigneur les fit venir tous les deux mon pere avoit alors douze ans et son frere onze. Leurs caracteres etoient tres diferents, mon Pere etoit sérieux, apliqué à l'étude, et excessivement sensible. Son frere Carlos etoit leger, etourdi, et incapable d'aplication.

Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon pere seroit son gendre, et pour

---

<sup>133</sup> Fin du carton et retour au texte aut.

<sup>134</sup> *Interl.*

<sup>135</sup> *Biffé* : faire l'histoire de

<sup>136</sup> *Biffé* : Cadete.

que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien. Il envoya Don Carlos à Paris pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Hereria son parent. Alors ambassadeur en France

Mon pere par ses qualités excellentes et son application extraordinaire méritoit tous les jours davantage l'estime du Duc. Et la jeune blanche s'atachoit tous les jours davantage au choix de son pere. Elle partageoit même les gouts de son jeune amant et le suivoit de loin dans la cariere des sciences

Imaginez un jeune homme dont le génie précoce, saisissoit tout l'ensemble des connoissances humaines dans un age où d'autres en concoivent à peine les éléments. Imaginéz ensuite ce jeune homme amoureux, et celle qu'il aime douée d'un esprit superieur avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager Vous auréz alors quelque idée du bonheur de mon pere à cette courte epoque de sa vie. Et comment Blanche ne l'auroit elle pas aimé ? Il etoit l'orgueil du vieux Duc l'amour de toute la Province, et il<sup>137</sup> et il n'avoit pas dix-huit ans que sa réputation commençoit déjà à s'étendre hors des frontieres de l'Espagne.

Blanche aimoit son futur, et d'amour, et d'amour propre. Mais Henrique qui etoit tout cœur et tout ame, l'aimoit uniquement par tendresse Il aimoit le Duc presque autant que sa fille. Et souvent il pensoit à son frere Don Carlos

“ Ma chere Blanche (disoit il à sa maitresse) ne trouvez vous pas que Carlos manque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pouroient le fixer, il est bien leger, il m'écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre achevera de former son cœur. Chere Blanche je vous adore, je chéris votre pere mais puisque la nature m'a donné, un frere. Pourquoi faut il, que nous soyons toujours séparés. ”

Un jour le Duc fit appeller mon pere et lui dit “ Don Henrique, Je viens de recevoir du Roi notre Maitre, une letre que je veux vous comuniquer. En voici le contenu.

Mon Cousin

Nous en notre conseil avons résolu de fortifier sur de nouveaux plans, les places qui servent à la défense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systemes de Don Vauban et Don Kohorn. Employez les plus habiles sujets à écrire sur cette matiere. Envoyéz nous leurs mémoires. Si nous en trouvons<sup>138</sup> un qui nous satisfasse son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans qu'il aura donné. Et notre magnificense Royale le récompensera en conséquence. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde.

Moi le Roy

Et bien (dit le Duc) mon cher Henrique, auréz vous le courage d'entrer en lice ? Je vous en avertis, je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs. Non seulement de l'Espagne mais de l'Europe entiere ”

Mon pere reflechit un instant à ce que lui disoit le Duc, et puis il répondit avec assurance “ Oui Monseigneur j'entre dans la cariere, et je ne vous ferai pas honte.

— Et bien (dit le Duc) faites de votre mieux, et lorsque votre travail sera achevé rien ne retardera plus votre bonheur, ni celui de ma fille ”

Vous imaginéz avec quelle ardeur mon pere se mit à l'ouvrage. Il y passoit les nuits, et lorsque son esprit epuisé le forçoit à prendre quelque repos. Il passoit ce tems de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur à venir, et souvent du plaisir, qu'ils auroient à revoir Don Carlos, une année se passa ainsi.

Cependant divers mémoires arrivoient de tous les coins de l'Espagne et de tous les pays de l'Europe. Ils étoient cachetés et déposés dans la chancellerie du Duc. Mon pere vit qu'il etoit tems de metre la derniere main, à son travail. Et il le porta à un point de perfection, dont je ne puis vous donner qu'une foible idée.

---

<sup>137</sup> *Biffé* : n'avoit pas dix huit ans.

<sup>138</sup> nous en trouvons *surch.* : vous en trouvez

Il començoit par établir les grands principes de l'attaque et de la défense. Il montrait en quoi Kohorn s'étoit<sup>139</sup> conformé à ces principes, et les fautes qu'il avoit faites, toutes les fois qu'il s'en étoit écarté. Il mettoit Vauban fort au-dessus de Kohorn, mais il predisoit qu'il changeroit une seconde fois de système, et l'événement a justifié sa prediction. Tous ces arguments étoient soutenus, non seulement par une savante Théorie, mais encore par des détails de construction, et de localité, des dévis de dépenses, mais surtout par des calculs effrayants même pour les gens de l'art

Lorsque mon pere eut écrit la dernière ligne de son ouvrage,<sup>140</sup> il lui sembla y découvrir mille défauts, qu'il n'avoit pas d'abord aperçu, et il alla tout tremblant le présenter au Duc, qui le lui rendit le lendemain en lui disant " Mon cher neveu le prix est à vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire. Ne songez qu'à votre noce elle se fera bientôt "

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration.<sup>141</sup>

---

<sup>139</sup> *Biffé* : écarté

<sup>140</sup> *Biffé* : il lui sembla y découvrir

<sup>141</sup> Après cette phrase, portée en tête de page, le reste est blanc.

## QUARANTE-SIXIÈME JOURNÉE

### SUITE DE L'HISTOIRE DU GÉOMETRE.

Je vous ai dit que mon pere avoit présenté son ouvrage au Duc qui en avoit été parfaitement satisfait et lui avoit promis que sa noce se feroit en peu de tems. Mon pere transporté de joye se jeta aux pieds du Duc et lui dit “ Mon seigneur ayéz la bonté, de faire venir mon frere. Mon bonheur ne sera pas complet si je n'ai celui de l'embrasser après une si longue absence. ”

Le Duc fronca le sourcil, et lui dit. “ Je prévois que Carlos nous rebatra les oreilles de la grandeur de Louis quatorze et de la splendeur de sa cour, mais puisque tu le veux faisons le venir. ”<sup>142</sup> Mon pere baisa la main du Duc, et puis il alla chez sa future Il ne fut plus question de géométrie L'amour remplissoit tous ses moments et toutes les facultés de son ame

Pendant le Roi, à qui le projet de fortifications tenoit fort à cœur, ordonna que tous les mémoires fussent lus et examinés. Celui de mon pere l'emporta tout d'une voix. Il recut du ministre une letre, qui lui anoncoit la satisfaction du Roi, et comme quoi sa majesté désiroit qu'il demenda lui même une recompense. Dans une letre adressée au Duc, le même ministre fesoit entendre, que si le jeune homme, demandoit la charge de Colonel général d'Artillerie, il l'obtiendrait peutetre.

Mon pere alla porter sa letre au Duc, qui lui comuniquea celle qu'il avoit recue. Mon pere déclara qu'il ne prendroit jamais sur lui de demander un grade qu'il n'avoit pas mérité. Et il conjura le Duc de se charger de sa réponse au ministre. Le Duc s'y refusa “ C'est à vous (lui dit il) que le ministre ecrit, et c'est à vous de répondre. Surement le ministre a ses raisons. Dans la letre qu'il m'ecrit il vous appelle le jeune homme. Il est à croire que votre jeunesse interesse le Roi, et qu'on veut metre sous les yeux de Sa Majesté une letre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de maniere, à ne pas y faire paroître trop de présomption ” Après avoir ainsi parlé le Duc, se mit à son bureau, et ecrivit la letre suivante.

Monseigneur

La satisfaction, du Roi qui m'est anoncée par votre Excellence, est une recompense qui doit satisfaire tout noble Castillan.

Cependant encouragé, par vos bontés, J'ose demander l'agrément de Sa majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez héritiere, des biens et titres de notre maison. Cet etablissement ne ralentira point mon zele pour le servi[c]e de sa Majesté heureux si je puis un jour mériter par mes travaux le grade et charge de Colonel général d'Artillerie que plusieurs de mes ancetres ont exercé avec honneur.

De Votre Ex

Mon pere remercia le Duc de la peine qu'il avoit prise, porta la letre chez lui, et la copia mot pour mot, mais au moment d'y metre la signature il entendit qu'on crioit dans la cour “ Don Carlos est arrivé. Don Carlos est arrivé

— Qui mon frere ou est il que je l'embrasse.

— Signez donc (dit le courier qui devoit porter la letre au ministre) ”

Mon pere plein de sa joye et pressé par le courier, signa Don Carlos Velasquez au lieu de Henrique cacheta la letre et courut embrasser son frere.

Les deux freres s'embrasserent en efet. Mais Don Carlos se reculant aussitot se prit à rire de toutes ses forces, et dit “ Mon cher Henrique Tu ressembles comme deux gouttes d'eau, au Scaramouche de la

---

<sup>142</sup> *Biffé* : Il ne fut plus question

comédie Italiene, et ta gonille te prend<sup>143</sup> le menton, comme un plat à barbe. Mais je t'aime comme cela. Allons voir le bonhomme. ”

Ils monterent chez le vieux Duc et Don Carlos pensa l'étoufer en l'embrassant ce qui étoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit “ Mon cher oncle, Ce bon homme d'ambassadeur, m'avoit donné une lettre pour vous, mais j'ai eu soin de l'oublier chez mon baigneur, au reste c'est égal. Gramont, Roquelaure, et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos (dit le Duc) je ne connois aucun de ces messieurs

— Tampus pour vous (reprit Carlos) ils sont fort bons à connoitre, mais où donc est ma future belle sœur elle doit être fort embellie. ”

Blanche entra dans cet instant. Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé et lui dit “ Ma divine sœur, Chez nous à Paris, la coutume est d'embrasser les femmes. ” Et il l'embrassa en effet, au grand étonnement de Henrique qui n'avoit jamais vu Blanche qu'au milieu de ses duegnes, et n'avoit jamais osé lui baiser<sup>144</sup> le bas de la robe

Don Carlos dit et fit encore mille choses, inconvenables, qui affligèrent sincèrement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce seigneur lui dit du ton le plus sévère. “ Allez quitter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir. Rappelez vous que ce qui passe pour gentillesses de l'autre côté des Pyrénées passe ici pour impertinences. ”

Don Carlos sans se déconcerter lui répondit “ Mon cher oncle. Je vais mettre le nouvel uniforme que Louis quatorze vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle cousine pour une Sarabande C'est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que nos françois en ont fait ” Après avoir ainsi parlé Don Carlos se retira en frédonnant un air de Lully Henrique très affligé de ses travers voulut l'excuser auprès du<sup>145</sup> Duc et de Blanche. Il prenoit une peine inutile, car le Duc étoit déjà trop prévenu contre lui, et Blanche ne l'étoit pas du tout.

Enfin le bal comença. Blanche y parut habillée, non pas à l'Espagnole mais à la Françoise. Ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par son grand oncle l'ambassadeur cependant on ne laissa pas que de s'étonner

Don Carlos se fit longtems attendre. Enfin il parut habillé comme on l'étoit à la cour de Louis quatorze Il avoit un juste au corps de velours bleu, brodé en argent. Echarpe blanche brodée de même, aiguillettes pareilles. Rabat de point d'Alençon et une perruque blonde d'un volume énorme. Cet ajustement qui étoit magnifique en lui même, le paroissoit d'autant plus, que nos derniers Rois de la maison d'Autriche avoient introduit, en Espagne un costume très mesquin. On avoit même abandonné la fraize qui l'auroit un peu [sic] relevé, pour la gonille, telle que vous la voyez porter aujourd'hui aux Alguazils et aux gens de loi, ce qui ressembloit assez à l'habit de Scaramouche, comme l'avoit très bien observé Don Carlos.

Notre étourdi, déjà très différent par ses habits des cavaliers Espagnols s'en distingua<sup>146</sup> encore plus, par la manière dont il entra dans la salle D'abord il ne salua, ni ne fit de politesses à qui que ce fut. Mais du plus loin qu'on put l'entendre il cria aux musiciens. “ Taisez vous marauts si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donne de vos violons sur le[s] oreilles ” Ensuite il distribua les partitions, qu'il avoit apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la salle pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement, et Blanche qui avoit infiniment de grâces naturelles, se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut finie, toutes les femmes se leverent à la foi, et firent compliment à Blanche<sup>147</sup> mais tout en la comblant d'éloges, elles tournoient les yeux sur Carlos, de manière à lui faire, comprendre, qu'il étoit le véritable objet de leur admiration. Blanche

---

<sup>143</sup> La pagination passe de 137 à 134, probablement par erreur de Potocki.

<sup>144</sup> *Biffé* : la main.

<sup>145</sup> *Surch.* : de son

<sup>146</sup> *Surch.* : distingueoit

<sup>147</sup> *Biffé* : sur la manière dont elle avoit dansé,

ne s’y trompa point et le suffrage secret des femmes releva à ses yeux le mérite<sup>148</sup> du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée Don Carlos ne quitta plus Blanche Et lorsque son frere vouloit l’aprocher Il lui disoit. “ Henrique mon ami, Vas t’en un peu calculer quelque courbe, tu auras tout le tems d’ennuyer Blanche quand elle sera ta femme. ” Blanche par des rires immodérés encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique se retiroit confus — Lorsque le souper fut servi, Don Carlos donna la main à Blanche, et fut se placer avec [elle] au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère.

Don Carlos pendant le souper entretenit[t] la société des fetes que donnoit Louis quatorze. Et surtout du ballet<sup>149</sup> des *Galanteries dans l’Olympe* où ce prince avoit représenté lui même le personnage du Soleil. Il dit qu’il savoit parfaitement ce pas, que Blanche feroit le role de Diane. Il distribua<sup>150</sup> également les autres roles ; et avant qu’on se leva de table, le ballet de Louis quatorze fut arrangé. Henrique quitta le bal. Et Blanche ne s’aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche, à l’heure acoutumée, et il la trouva répétant un pas avec Carlos. — Trois semaines se passerent ainsi. Le Duc étoit devenu sombre et chagrin. Henrique dévorait ses douleurs. Carlos fesoit et disoit mille impertinences que les femmes de la ville recueilloient comme autant d’oracles. — Blanche avoit la tete remplie des modes de Paris, du balet de Louis quatorze, et elle ne savoit pas un mot de ce qui se passoit autour d’elle.

Un jour comme on étoit à table Carlos<sup>151</sup> recut une dépêche de la cour C’étoit une lettre du ministre<sup>152</sup>. Il la lut tout haut elle étoit ainsi conçue

Seigneur Don Carlos de Velasquez

Le roi agrée votre mariage avec Blanche de Velasquez confirme la grandesse et vous donne la charge de Colonel Général d’Artillerie  
votre affectionné

“ Qu’est ceci (dit le Duc furieux) qu’est ce que le nom de Carlos fait ici C’est Henrique que Blanche doit épouser. ”

Mon pere pria le Duc de l’ecouter avec patience, et puis il lui dit “ Monseigneur j’ignore comment le nom de mon frere se trouve ici à la place du mien. Mais je suis sur qu’il n’y a pas de sa faute, ou plustot il n’y a de la faute de personne. Et ce changement de nom entroit dans les vues de la divine providence. En effet vous devez vous etre aperçu que Blanche n’a aucune inclination pour moi, et qu’elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main son bien ses titres lui appartiennent et je n’y ai aucun droit. ”

Le Duc s’adressa à sa fille et lui dit “ Blanche, Blanche que dois je croire de tout ceci ? ” Blanche s’évanouit, pleura et finit par avouer qu’elle aimoit Carlos.

Le Duc au desesper, dit à mon pere “ Cher Henrique, S’il t’a enlevé ta maitresse, il ne peut t’enlever la charge de Colonel general. C’est toi qui l’as méritée, et j’y joindrai une partie de mon bien.

— Non Monseigneur (répondit Henrique) Tout votre bien appartient à votre fille. Pour ce qui est de la Charge de Colonel Général, le Roi l’a donnée à mon frere, et certes il a bien fait. Car l’état où se trouve mon ame ne me permet de servir ni dans ce grade, ni dans aucun autre. Permettez moi de me retirer je vais dans quelque Saint Aszyle répandre ma douleur aux pieds des autels, et l’offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ”

Mon pere quitta la maison du Duc et entra dans un couvent de Camaldules, où il prit l’habit de novice. Don Carlos epousa blanche la noce se fit sans bruit. Le Duc se dispensa d’y paroitre. Blanche tout en désesperant son pere s’afligeoit des maux qu’elle avoit causés. Et Carlos malgré son efronterie, habituelle se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.

---

<sup>148</sup> *Surch.* : prix

<sup>149</sup> *Biffé* : de *l’olympé galante* où ce Prince

<sup>150</sup> *Surch.* : distribuait

<sup>151</sup> *Biffé* : le Duc

<sup>152</sup> *Biffé* : ainsi conçue

Bientot le Duc eut une goutte remontée. Et sentit qu'il n'avoit pas longtems à vivre. Il envoya chez les Camaldules et fit demander à voir<sup>153</sup> encore une foix<sup>154</sup> Henrique. Alvar Majordome du Duc se rendit au couvent et s'aquita de sa comission. Les Camaldules ne lui répondirent point parce que la regle leur defend de parler. Mais ils le conduisirent à la celulle où etoit mon pere. Alvar le trouva couché sur la paille, couvrir de haillons et enchainé par le milieu du corps.

Mon pere le reconnut et lui dit " Ami Alvar comment trouve tu la sarabande que j'ai dansée hier ? Louis quatorze en a été content. Ces marauts de musiciens ont mal joué Et Blanche qu'en dit elle ? Blanche, Blanche Malheureuse, repons moi. " Alors mon pere agita ses chaines, se mordit les bras, et tomba dans un afreux accès de rage. — Alvar se retira en fondant en larmes, et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac, et bientôt on désespera de ses jours. Pret à mourir, il se tourna du coté de sa fille et lui dit. " Henrique me suivra de pres Nous te pardonnons " Ce furent les dernieres parolles du Duc. Elles s'insinuerent dans l'ame de Blanche comme un poison qui penetreroit dans les veines. Elle tomba dans une afreuse mélancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire, sa jeune épouse Ne pouvant y parvenir il l'abandonna à sa tristesse, et fit venir de Paris, une fameuse courtisane apellée la Jardin. Blanche se retira dans un couvent.

La charge de Colonel général de l'artillerie, ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer mais n'en pouvant venir à son honneur, il envoya au Roi sa démission et lui demanda une charge de cour. Le Roi le fit grand<sup>155</sup> Chamblan et il s'establit à Madrid avec la jardin

Mon pere passa trois ans chez les Camaldules. Ces bons peres, par des soins assidus, et une patience Angélique, parvinrent à lui rendre la raison. Alors il alla à Madrid, et se fit anoncer chez le Ministre. Ce Seigneur le fit entrer et lui dit " Seigneur Don Henrique votre affaire est venue à la connoissance du Roi qui m'en a voulu de cette méprise ainsi qu'a mes bureaux, mais je lui ai montré votre lettre signée Don Carlos Velasquez. Et tenez la voila encore. Dites moi s'il vous plait pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom "

Mon pere prit la letre, reconnut son ecriture et dit au ministre. " Monseigneur je me rapelle qu'à l'instant ou je signois cette lettre, on vint m'anoncer l'arivée de mon frere. La joye que j'en ai ressentie m'aura fait metre son nom à la place du mien. Mais ce n'est pas cette méprise qui a causé mon malheur, lors meme que le brevet de Colonel général eut été expédié en mon nom, je n'aurois pas été en etat d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tete est remise, et je me crois en etat de remplir les vues, que le Roi avoit à cette epoque

— Mon cher Henrique (reprit le ministre) Tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau, et à la cour nous n'avons pas la coutume de rapeller les choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir est la place de comandant de Ceuta. C'est la tout ce que j'ai de vaquant. Encore faudra t il que vous partiez sans voir le Roi. J'avoue que cette place, est au-dessous de vos talents. Il est cruel à votre age de se confiner sur un rocher de l'Afrique

— C'est la précisément (répondit mon pere) ce qui me fait accepter ce poste Je croirai, quittant l'Europe, echapper à la cruelle influence de ma destinée et qu'en allant dans une autre partie du monde j'y deviendrai comme un autre homme. Enfin que j'y pourai trouver le bonheur et la paix sous l'influence d'astres plus favorables " Mon pere se hata de prendre ses provisions de comandant, alla s'embarque[r] à Algeziras, et ariva heureusement à Ceuta. En y débarquant il eprouva un sentiment délicieux, il lui sembla toucher au port après de longs orages

Le premier soin du nouveau Comandant fut de bien connoitre tous ses devoirs. Non seulement pour les remplir<sup>156</sup>, mais pour faire mieux s'il etoit possible. Quelque gout qu'il eut pour les fortifications. Il

---

<sup>153</sup> *Interl.* : à voir

<sup>154</sup> *Biffé* : A

<sup>155</sup> *Biffé* : mai

<sup>156</sup> *Surch.* : bien connoitre

s'occupa peu de cet objet, parceque la place environnée d'ennemis barbares, etoit toujours assés forte pour leur resister. Mais il employa toutes les ressources de son génie, a ameliorer le sort de la garnison et des habitants, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position etoit susceptible, renonçant pour y reussir, a bien des profits et avantages dont les comandants avoient joui jusqu'alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite colonie Mon pere prit encore des soins infinis des prisonniers d'etat, qui etoient sous sa garde. Et quelque foix il s'ecarta en leur faveur de la stricte regle qui lui etoit prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille soit en leur procurant d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta aussi bien que possible, mon pere recomanca à se livrer à l'etude des sciences exactes. Les deux freres Bernouilly fesoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon pere les apelloit en plaisantant Eteocle et Polinice mais au fond il prenoit à cette guerre le plus vif intérêt. Et souvent il se meloit au combat par des ecrits anonymes, qui fournissoient à l'un ou l'autre parti des secours inattendus. Lorsque le grand probleme<sup>157</sup> des iso-perymetres fut soumis à l'arbitrage, des quatre plus grands géometres de l'Europe. Mon pere leur fit parvenir des méthodes d'analyse, qu'on peut regarder comme des chefs d'œuvre d'invention, mais on n'imagina point que leur auteur put se resoudre à garder l'incognito. Et l'on ne manqua pas de les atribuer tantot à l'un tantot à l'autre des deux freres. On se trompoit, mon pere aimait les sciences, et non pas la réputation qu'elles donnent, ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide Jaques Bernouilly, mourut au moment de remporter une victoire complete. Son frere resta maitre du champ de bataille. Mon pere vit bien qu'il s'etoit trompé, en ne considérant que deux elements de la courbe, mais il ne voulut point prolonger une guerre qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Bernouilly ne pouvoit vivre en paix. Il déclara la guerre au Marquis de l'Hopital, et<sup>158</sup> quelques années plus tard à Neuton lui meme. Le sujet de ces dernieres hostilités etoit l'analyse infinitesimale, que Leibnitz avoit inventée en même tems que Neuton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon pere passa les plus belles années de sa vie, à considerer de loin, ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde combatoient, avec les armes les plus acerées, que l'esprit humain se soit jamais forgé.

Cependant la passion que mon pere avoit pour les sciences exactes, ne l'empechoit pas d'en<sup>159</sup> cultiver d'autres. Les rochers de Ceuta, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de tres près à la nature des plantes, et forment la transition entre ces deux grands regnes. Mon pere en avoit toujours quelques uns renfermés dans des bocaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation { Mon pere avoit encore une bibliotheque complete, de tous les ouvrages de l'antiquité<sup>160</sup> qu'on peut regarder comme sources historiques. Il avoit fait cette collection a dessein d'apuyer de preuves tirées des faits, les principes de probabilité développés par Nicolas Bernouilly dans son livre intitulé *Ars conjectandi*. Je vous en ai dit quelque chose l'autre jour — } Ainsi mon pere, vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la méditation etoit presque toujours renfermé chez lui. La tention continuelle de son espri[t] lui fesoit oublier, cette cruelle epoque de sa vie, où sa raison même avoit sucumbé sous le fait du malheur, mais souvent aussi le cœur reprenoit tous ses droits. Ce qui arivoit surtout vers le soir. Lorsque sa tete s'etoit epuisée par le travail de la journée Alors comme il n'etoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui. Il montoit sur sa terrasse, regardoit la mer et l'horison borné au loin par les cotes de l'Espagne. Cette vue lui rapelloit les jours de gloire, où chéri de sa famille aimé de sa maitresse, admiré des hommes de merite, il croyoit avoir reuni tout le bonheur accordé aux humains. Epoque brillante, où son ame enflamée du feu de la jeunesse, éclairée des lumieres de l'age mur, s'ouvroit à la foix à tous les sentiments qui font les delices de la vie, et à toutes les conceptions qui font honneur a l'esprit humain Ensuite il se

---

<sup>157</sup> *Surch.* : progrès

<sup>158</sup> *Biffé* : bientôt après à

<sup>159</sup> d'en *surch.* : de

<sup>160</sup> les ouvrages de l'antiquité *surch.* : les livres

representoit son frere lui enlevant sa maitresse, ses biens ses honeurs, et lui etendu sur la paille, et privé de raison. — Quelque foix il prenoit un violon, et jouoit la fatale Sarabande, qui avoit décidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arachoit des larmes, et lorsqu’il avoit pleuré il se sentoit soulagé. Quinze ans se passerent ainsi

Un soir le lieutenant de Roi de Ceuta, ayant à faire à mon pere, vint chez lui, et le trouva dans un de ses accès de mélancolie. Apres y avoir un peu reflechi il lui dit. “ Notre cher Comandant Je vous prie de m’acorder un peu d’attention. Vous êtes malheureux, vous souffrez. Ce n’est point un secret Nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans lorsque vous vîntes à Ceuta. Et depuis lors, il ne s’est pas passé un seul jour, où elle n’ait pas entendu parler de vous, avec adoration. Car vous êtes la divinité tutelaire de notre petite Colonie. Souvent elle m’a dit, Si notre cher Comandant sent<sup>161</sup> si fort ses peines C’est que personne ne les partage. Venez nous voir, cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer<sup>162</sup> ” Mon pere se laissa conduire chez Inez de Cadanza, l’epousa et je suis né dans la premiere année de leur mariage.

Lorsque mon foible individu eut vu le jour, mon pere me prit dans ses bras et levant les yeux au ciel. “ O puissance incomensurable, qui a l’immensité pour exposant ! Dernier terme de toutes les progressions ascendantes. O mon Dieu. Voici encore un etre sensible que tu as jetté dans l’Espace. S’il doit etre aussi misérable, que l’a été son pere, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction. ”

Après avoir fait cette priere, mon pere m’embrassa avec transport et dit “ Non mon pauvre enfant, tu ne seras point malheureux comme je l’ai été. Je jure le saint nom de Dieu, que jamais je ne t’enseignerai les mathématiques, mais tu sauras la sarabande, le balet de louis quatorze et toutes les impertinences qui parviendront à ma connoissance ” Ensuite mon pere me baigna de ses larmes, et me rendit à la sage femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarerie de ma destinée. Mon pere fait vœu de ne jamais m’enseigner les Mathématiques.<sup>163</sup> et de me faire apprendre la Sarabande. Et bien c’est l’inverse qui a lieu car je me trouve avoir une grande connoissance des sciences exactes, et je n’ai jamais pu apprendre, je ne dis pas la Sarabande qui n’est plus de mode, mais aucune autre danse. A la vérité voyant danser des contredanses Angloises, j’en ai trouvé deux dont les figures pouvoient etre representées par des formules. Mais je n’ai pu parvenir à les danser moi même

Comme Velasquez en etoit à cet endroit de sa narration<sup>164</sup>

---

<sup>161</sup> *Surch.* : dent

<sup>162</sup> *Biffé* : mer

<sup>163</sup> *Biffé* : Et bien c’est l’invers

<sup>164</sup> Après cette phrase, le reste de la page est blanc.

## QUARANTE-SEPTIEME JOURNÉE

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

J'ai eu l'honneur de vous raconter, comme quoi j'étois né, et comme quoi mon pere m'avoit pris dans ses bras et avoit fait sur moi une priere géométrique<sup>165</sup> et avoit ensuite juré qu'il ne m'enseigneroit jamais la géométrie.

Environs six semaines après ma naissance, mon pere vit entrer dans le port un petit Chebeq, qui ayant jetté l'ancre envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'age, et vêtu comme l'étoient les officiers du feu Duc Velasquez c'est à dire en just au corp verd, passements d'or et d'ecarlante, les manches pendantes, la ceinture gallieue et l'épée<sup>166</sup> pendue au baudrier. Mon pere prit son télescope, et crut reconoitre le vieux Alvarez. C'étoit lui en efet Il avoit de la peine à marcher. Mon pere courut à lui jusque sur le port Et tous les deux manquerent mourir de l'impression qu'ils éprouverent en cet instant. Ensuite Alvar<sup>167</sup> dit à mon Pere qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche retirée au couvent des Ursulines. Et il lui remit une letre concue en ces termes

Seigneur Don Henrique

Une infortunée qui a causé la mort de<sup>168</sup> son pere et fait le malheur de votre vie ose se rapeller à votre mémoire.

En proye aux remors je m'étois vouée à des pénitences, dont l'austerité eut rapproché le terme Alvar m'a représenté que ma mort rendant au Duc sa liberté pouvoit aussi lui donner des heritiers. Et qu'en prolongeant mes jours je pouvois au contraire vous conserver son héritage. Cette consideration me détermina à vivre. Je renoncai aux jeunes austeres je quitai le silice et je bornai ma pénitence à la retraite et à la priere.

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs foix, j'ai cru qu'il vous mettoit en possession du titre et des biens de notre maison. Mais le ciel veut aparament vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talents.

J'aprens que vous avez un fils<sup>169</sup> peutetre pourai je lui conserver les avantages, dont mes fautes, vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses interets et sur les votres. Les fiefs allodiaux de notre maison, ont toujours appartenu à la branche cadete Mais, comme vous ne les réclamiez point, on les avoit joint à ceux qui étoient destinés, à mon entretien. Cependant il[s] vous appartenoient de droit le revenu de quinze années vous sera remis par Alvar, et vous prendrés avec lui pour l'avenir les arrangements que vous croirez convenables. Des motifs qui tiennent au caractere du Duc de<sup>170</sup> Velasquez m'ont empeché de vous faire cette restitution plustot. Adieu Seigneur Don Henrique Il n'y a point de jour où je n'eleve ma voix pénitente et n'apelle<sup>171</sup> les bénédictions celestes sur vous et sur votre heureuse épouse. Priéz aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les souvenirs exercoient sur l'ame de Don Henrique, et vous

---

<sup>165</sup> *Surch.* : Mathematique

<sup>166</sup> *Biffé* : au coté.

<sup>167</sup> *Surch.* : Alvarez

<sup>168</sup> *Biffé* : votre

<sup>169</sup> *Biffé* : Si je de

<sup>170</sup> *Interl.*

<sup>171</sup> *Biffé* : sur vous

pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites. Mais les soins de son épouse, l'affection qu'il me portoit, et plus que tout cela, la résolution générale des équations dont les géomètres commencent à s'occuper. Enfin<sup>172</sup> toutes ces causes réunies eurent l'effet de rendre à son âme du ressort et de<sup>173</sup> la tranquillité L'accroissement de son revenu lui permit aussi d'augmenter sa bibliothèque et son cabinet de physique. Il parvint même à monter un observatoire très bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire, qu'il se livra au penchant qui l'entraînoit vers la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta, un seul individu qui fut véritablement à plaindre, parce que mon père employoit toutes les ressources de son génie à procurer à chacun une subsistance honnête. Le détail que je pourrais vous en faire vous intéresserait sûrement. Mais je n'oublie pas que je me suis engagé à vous raconter mon histoire, et je ne dois point sortir de l'énoncé de ma proposition.

Autant que je m'en rappelle la curiosité, a été ma première passion On ne voit dans les rues de Ceuta ni chevaux ni voitures et les enfants n'y courent point de dangers. On me laissoit donc courir autant que je le voulois. Je satisfaisois ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour.<sup>174</sup> J'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux les magasins les ateliers. Regardant les ouvriers, suivant les portefaix questionnant les passans. Partout on s'amusoit de ma curiosité. Partout on se fesoit un plaisir de la satisfaire Mais il n'en n'étoit pas de même dans la maison paternelle.

Mon père avoit fait bâtir dans une cour de sa maison, un pavillon séparé dans lequel il avoit sa bibliothèque, son cabinet et son observatoire, l'entrée de ce pavillon m'étoit défendue. Je ne m'en embarrassai pas beaucoup dans les commencem[en]ts, mais ensuite cette prohibition en excitant ma curiosité fut je crois un puissant aiguillon qui hata mes pas dans la carrière des sciences La première science à laquelle je m'appliquai fut cette partie de l'histoire qu'on appelle Conchyologie. Mon père se rendoit souvent sur les bords de la mer, près d'un rocher où la mer étoit dans les tems calmes aussi transparente qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins, et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation, il l'emportoit chez lui. Les enfants sont imitateurs et je devins conchyologiste Mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, brûlé par les orties de mer, et piqué par les oursins. Ces inconvénients me dégoutèrent de l'histoire naturelle, et je m'attachai à la physique.

Mon père avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccomoder ou imiter les instruments qui lui venoient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonier,<sup>175</sup> à qui la nature<sup>176</sup> avoit donné quelque talent. Je passois presque tout mon tems, chez cet apprentif mécanicien, et je l'aïdois dans son travail, j'acquis des connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une très essentielle, je ne savois lire ni écrire.

J'avois cependant huit ans, mais mon père disoit que pourvu que je susse signer mon nom et danser la Sarabande il ne m'en falloit pas davantage. Il y avoit à Ceuta un vieux prêtre relegué pour je ne sais quelle intrigue de Cloître. Il étoit fort estimé de tout le monde et venoit souvent nous voir. Ce bon Ecclésiastique voyant que j'étois aussi<sup>177</sup> négligé, représenta à mon père, qu'on ne m'avoit pas instruit dans ma religion, et s'offrit à me l'enseigner Mon père y consentit. Sous ce prétexte le père Anselme m'apprit à lire, écrire et compter. Mes progrès furent rapides surtout dans l'arithmétique où je ne tardai pas à surpasser mon maître

J'atteignis ainsi ma douzième année et pour mon âge, j'avois beaucoup de connoissances, mais je me gardois bien d'en faire parade devant mon père, ou si cela m'arrivoit Il ne manquoit pas de me lancer un regard sévère et de me dire, " Apprends la Sarabande mon ami, apprends la Sarabande, et laisse là

---

<sup>172</sup> *Biffé* : plus que tout cela

<sup>173</sup> et de *surch.* : et de l'énergie.

<sup>174</sup> *Biffé* : Je satisfaisois donc ma curiosité en

<sup>175</sup> *Biffé* : qui avoit besoin d'un ouvrier

<sup>176</sup> Changement de papier.

<sup>177</sup> *Surch.* : si fort

des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux ” Alors ma mere me fesoit signe de me taire, et donnoit un autre tour à la conversation

Un jour que nous étions à table et que mon pere me recomandoit encore de sacrifier aux graces, Nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans habillé à la françoise. Il nous fit une douzaine de réverences de suite, après quoi voulant faire je ne sais quelle pirouete. Il heurta un domestique qui portoit la soupe, et la fit tomber. Un Espagnol se fut confondu en excuses, l'étranger n'en fit point. Il fit autant d'eclats de rire, qu'il avoit fait de réverences en entrant. Après quoi il nous dit en très mauvais Espagnol qu'il s'apelloit le marquis de Folencour. Qu'il avoit été forcé de quitter la France pour avoir tué un homme en duel, et qu'il nous prioit de lui donner un azyle jusqu'à ce que son affaire fut arangée.

Folencour n'eut pas plustot terminé son compliment, que mon pere se levant avec une extreme vivacité, lui dit “ Monsieur Le marquis, vous êtes l'homme que j'atendois depuis longtems, regardez ma maison comme la votre, et daignéz seulement doner quelques soins à l'education de mon fils. S'il peut un jour vous ressembler je me regarderai comme le plus heureux des peres. ” Si Folencour eut su le sens que mon pere attachoit à ce qu'il venoit de dire, il n'en n'eut peutetre pas été tres flatté, mais il prit son compliment dans le sens le plus literal et en parut fort content. Il en redoubla même d'impertinences, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mere et à l'age de mon pere, qui cependant ne se lassa pas de l'applaudir et de me le faire admirer

Sur la fin du diner, mon pere demanda au marquis, s'il pouvoit m'enseigner la Sarabande ? Au lieu de répondre, mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avoit encore fait. Et lorsqu'après les plus grands eclats il fut revenu à lui même, il nous assura que depuis vingt siecles on ne dansoit plus la sarabande, mais seulement le passe pied, et la bourée. En même tems il tira de sa poche, un de ces instruments que les maitres de danse apellent Pochete et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu'il eut fini mon pere lui dit d'un air fort serieux. “ Monsieur le Marquis vous jouéz la d'un instrument que peu de gens de qualité savent manier et vous me feriez croire que vous avez été maitre de danse. Au surplus il n'importe, et vous en seriéz même plus propre à remplir mes vues Je vous prie de comencer des demain à former mon fils et le rendre tout {à fait semblable, à un seigneur de la cour de France.} aussi<sup>178</sup> accompli que vous me paroissez l'être ”

Folencour convint que divers malheurs l'avoient forcé à faire quelque tems l'état de maitre de danse mais que n'en n'étant pas moins homme de condition, il en seroit plus propre à former un jeune seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois dès le lendemain, ma premiere leçon de danse et de belles manieres. Mais avant de vous parler de cette journée malencontreuse je dois vous parler, d'une conversation que mon pere eut le même soir avec Monsieur de Cadanza son beau-pere. Je n'y avois guere pensé depuis, mais dans ce moment elle me revient à l'esprit et peutetre pourra-t-elle vous interesser

La curiosité me retenant ce jour-la aupres de mon nouveau Mentor, je ne songeai point à courir les rues, et passant auprès du Cabinet de mon pere, j'entendis qu'élevant la voix, avec emportement il disoit à Cadanza. “ Mon cher beau-pere je vous en avertis pour la derniere foix. Si vous continuez vos envoys dans l'intérieur de l'Afrique je vous dénoncerai au ministre

— Mon cher beau-fils (répondit Cadanza) Si vous voulez entrer dans nos mysteres, rien ne sera plus aisé. Ma mere étoit une Goméléz et mon sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza (reprit mon pere) Je comande ici pour le Roi et je n'ai que faire des Gomelez et de leur secrets. Soyez sur que des demain je rendrai compte au ministre<sup>179</sup> de notre conversation.

— Et vous (dit Cadanza) soyez sur que le Ministre, vous defendra de lui faire à l'avenir de raport sur ce qui nous regarde. ”

Leur conversation, n'alla pas plus loin. Le secret des Gomelez m'occupa tout ce jour et une partie de la nuit, mais le lendemain le maudit Folencour me dona ma premiere leçon de danse, qui tourna

---

<sup>178</sup> Le texte se poursuit verticalement dans la marge droite jusqu'à “ l'être ”.

<sup>179</sup> *Surch.* : Roi

tout autrement qu'il ne l'avoit esperé et dont l'efet fut de tourner mes idées du coté des mathematiques.

{Comme le Geometre en etoit à cet endroit de sa narration} Mon pere voulut assister à cette premiere lecon, et voulut aussi que ma mere y fut présente. Folencour encouragé par de tels egards oublia tout à fait qu'il se fut donné pour un<sup>180</sup> homme de qualité. Et fit un assés long discours en l'honneur de la danse qu'il apella son art. Ensuite il observa que j'avois les pieds fort en dedans, et voulut me faire considerer<sup>181</sup> cette habitude comme honteuse, et tout a fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors, et j'essayai de marcher ainsi quoique cette methode fut contraire aux loix de l'équilibre. Folencour n'en fut point content, il exigea encore que j'eusse les pointes basses. Enfin emporté par l'impatience et la malice il me poussa par deriere. Je tombai sur le né, et me fis beaucoup de mal. Folencour ce me semble, me devoit des excuses mais bien loin de m'en faire il s'emporta contre moi, et dit les choses les plus désagréables, avec des expressions dont il auroit senti l'inconvenance, s'il eut mieux su l'Espagnol. J'étois acoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Ceuta. Les propos de Folencour, me parurent des outrages que je ne devois pas supporter. J'allai fierement à lui, je pris sa pochete et la brisant contre terre, je jurai de ne jamais apprendre à danser d'un homme aussi grossier. Mon pere ne me gronda point. Il se leva gravement, me prit par la main, me conduisit à une sale basse qui etoit à une extremité de la cour, et ferma la porte sur moi, en me disant " Monsieur vous ne sortirez d'ici que pour apprendre à danser. "

Acoutumé comme je l'étois a la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable. Je pleurai beaucoup et longtems. Tout en pleurant je tournois, les yeux vers une grande fenêtre carée, la seule qu'il y eut dans cette sale basse Et je me mis à en compter les vitres Il y en avoit vingt-six dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les lecons du pere Anselme dont la science, n'alloit pas au-dela de la multiplication.

Je multipliai les caraux de la hauteur, par ceux de la base, et je vis avec surprise que j'avois précisément le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins fréquents, ma douleur moins vive. Je répétai mon calcul, en retranchant tantot une bande de vitres, tantot deux soit de la hauteur soit de la base. Je compris alors que la multiplication, n'étoit qu'une addition répétée, et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs. Je repetai la même experience sur les caraux de pierre dont la sale etoit pavée Elle me réussit egalement bien. Je ne pleurai plus, mon cœur palpitoit de joye. Aujourd'hui même je n'en parle point sans ressentir quelque émotion.

Vers les midi, ma mere vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau. Elle me conjura la larme à l'œil de me preter aux désirs de mon pere et de prendre des lecons de Folen[c]jour Lorsqu'elle eut fini son exhortation je baisai sa main avec beaucoup de tendresse. Ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon et de ne plus s'embarasser de moi parce que je me trouvois tres bien dans cette sale basse. Ma mere me quitta avec l'air de la surprise, et m'envoya les objets que j'avois demandés. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je fesois les plus grandes découvertes. En efet les proprietés des nombres etoient des véritables découvertes pour moi qui n'en n'avois aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avois faim. Je rompis mon pain noir, et je vis que ma mere y avoit renfermé, un poulet roti et un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'aporta de la lumiere, et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai le coté d'un carau par la moitié je vis que le produit de la moitié par la moitié etoit un quart Je partageai le coté du carré en trois, et j'eus une neuvieme, ce qui m'eclaira sur la nature des fractions. Je m'en assurai encore mieux, lorsque je multipliai deux et demi, par deux et demi, et qu'a coté du quaré de deux, j'obtins une equere dont la valeur etoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin, mes essais sur les nombres. Je vis qu'a multipliant [*sic*] un nombre

---

<sup>180</sup> *Biffé* : ma

<sup>181</sup> *Surch.* : envisager

par lui même et quarant ce produit. J'obtenois le même resultat qu'en multipliant le nombre trois fois par lui même. Toutes mes belles découvertes n'étoient point exprimées en langage Algébrique que j'ignorois. Je m'étois fait une notation particuliere, qui avoit raport aux caraux de ma fenetre, et ne manquoit ni de clarté ni d'élégance.

Enfin le dixieme jour de ma prison, ma mere en m'aportant mon diner me dit " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre Folencour a été reconnu pour un deserteur Ton pere qui a la desertion en horeur, l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientôt de ta prison. " Je recus la nouvelle de mon elargissement avec une i[n]diference qui surprit ma mere. Mon pere la suivit d'assez près. Il confirma ce qu'elle avoit dit puis, il ajouta, qu'il avoit écrit à ses amis Cassini et Hugens pour leur demander les figures, des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rapelloit tres bien de la maniere dont son frere Carlos pirouetoit en entrant dans une chambre, et c'étoit cela sur tout qu'il vouloit m'inculquer.

Tout en parlant mon pere apercut un cahier qui sortoit de ma poche et s'en empara. Il fut d'abord tres surpris de le voir chargé de chiffres et de certains signes qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. Sa surprise augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échapa point. Mon pere suivit attentivement le<sup>182</sup> fil de mes découvertes, après quoi il me dit " Si, à cette fenetre qui a vingt six caraux en tous<sup>183</sup> sens, j'en ajoutois deux par en-bas et que je voulusse lui conserver la forme carrée combien y auroit il de caraux ajoutés ? "

Je répondis sans hesiter. " Vous auriez sur le même coté et par en-haut deux bandes de cinquante-deux caraux chacune et de plus un petit caré de quatre caraux sur le coin qui touche aux deux bandes " A cette reponse mon pere eprouva une joye tres vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put. Après quoi il me dit " Mais si j'ajoutois, à la base de la fenetre une ligne infiniment petite, quel seroit le caré résultant. "

Je réfléchis un instant et puis je dis. " Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les cotés de la fenetre, mais infiniment peu larges Et quant au caré du coin, il seroit si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée. "

Ici mon pere se laissa aller sur le dossier de sa chaise, joignit ses mains, leva les yeux au ciel, et dit " Oh mon Dieu Vous le voyez, il a deviné la loi du binome, et si je le laisse faire, il devinera le calcul diférenciel. "

L'état ou je voyois mon pere, m'effraya Je défis sa cravate, j'appellai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit " Mon enfant. Mon cher enfant Laisse là tes calculs, aprens la Sarabande mon ami aprens la Sarabande. " Il ne fut plus question de prison. Je fis des le même soir le tour des rempars de Ceuta et tout en promenant je répetois à part moi. " Il a trouvé la loi du binome Il a trouvé la loi du binome. "

Je puis dire que dès lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon pere avoit juré de ne jamais permettre que je les apprisse mais un jour je trouvai sous mes pieds l'arithmetique universelle du Chevalier Don Isaac Neuton. Et je ne puis m'empêcher de croire que mon pere ne l'aye égaré presque à dessein. Quelquefois aussi je trouvois la Bibliotheque ouverte, et je ne manquois pas d'en profiter. Mais d'autres fois aussi mon pere prétendoit me former pour le monde Il me fesoit piroueter en entrant dans la chambre, frédonoit un air, fesoit semblant d'avoir la vue basse, puis il fondoit en larmes, et me disoit " Mon enfant tu n'as pas été créé pour l'impertinence, tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens. "

Cinq ans après l'époque de mon emprisonnement, ma mere se trouva enceinte. Elle acoucha d'une fille, qui fut appelée Blanche en l'honneur de la belle et trop légère Duchesse de Velasquez. Bien que cette dame n'eut point autorisé mon pere à lui écrire il crut devoir lui faire part de la naissance de cet enfant et il recut une reponse qui renouvella ses anciennes douleurs, mais mon pere vieillissoit et n'étoit plus susceptible d'émotions aussi vives.

---

<sup>182</sup> *Biffé* : cours d

<sup>183</sup> *Biffé* : tou

Ensuite dix années se passerent sans que rien vint troubler l'uniformité de notre vie qui pourtant étoit tres variée pour mon pere et pour moi par les nouvelles connoissances dont nous nous<sup>184</sup> enrichissions tous les jours. Mon pere avoit même quité avec moi son ancienne reserve. En effet, il ne m'avoit pas enseigné les mathématiques. Il avoit au contraire fait tout son possible, pour que je ne susse que la Sarabande. Il n'avoit donc rien à se reprocher et se livroit sans remords à causer avec moi, sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Ces conversations avoient toujours l'effet de ranimer mon zele et de redoubler mon application.

Pour ce qui est de ma sœur elle croissoit en grace et beauté, et rien n'eut manqué à notre félicité si nous eussions conservé notre mere. Mais il y a un an qu'une maladie violente l'enleva à notre tendresse Mon [père] prit alors dans sa maison, une sœur de sa defunte femme, qui s'apelloit Dona Antonia de Ponéras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'étoit point du meme lit que ma mere. Lorsque Monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui il prit aussi le parti de se marier. Sa seconde femme mourut au bout de six ans metant au monde une fille, qui ensuite epousa Monsieur de Poneras, qui mourut dans la premiere année de leur mariage.

Cette jeune et jolie tante, prit donc possession de l'appartement de ma mere et du gouvernement de notre maison dont elle s'aquita assez bien. Elle avoit surtout beaucoup d'attention pour moi. Elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre. Elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre, [sic] me demandoit, si je voulois du chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'étoient souvent tres désagréables, parce qu'elles interrompoient mes calculs. Quand par hazard Donna Antonia ne venoit pas, sa femme de chambre la remplacoit. C'étoit une fille du même age que sa maitresse et de la même humeur. Son nom étoit Marica. Je m'aperçus bientôt que ma sœur n'aimoit ni la suivante ni la maitresse. Et je ne tardai pas à partager cette Antipathie, qui cependant n'étoit fondée de mon côté, que sur le chagrin que j'éprouvois d'être interrompu. Cependant je n'étois pas toujours leur dupe. J'avois pris l'habitude de substituer mes valeurs, des que l'une des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprenois mon calcul des qu'elle étoit sortie

Un jour que je cherchois<sup>185</sup> un logarithme Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à coté de ma table, ensuite elle se plaignit de la chaleur, ota le mouchoir qu'elle avoit sur son sein, le plia et le mit sur le dossier de<sup>186</sup> son fauteuil. Jugeant à tous ces arrangements qu'elle alloit faire une longue séance, j'aretai mon calcul je fermai mes tables<sup>187</sup> et je me mis à faire quelques reflexions sur la nature des logarithmes, et sur la peine extreme que la confection des tables avoit du couter au celebre Baron Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que me contrarier passa deriere ma chaise, mit ses deux mains sur mes yeux et me dit “ Apresant calculez Monsieur le Géometre ” Ce propos de ma tante me parut contenir un véritable défi. Ayant fait en dernier lieu un grand usage des tables beaucoup de logarithmes étoient restés dans ma mémoire et je les savois comme on dit par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois le logarithme J'en trouvai trois dont les logarithmes m'étoient connus. Je les additionnai de tete puis tout à coup me débarassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée. Elle sortit de la chambre, en me disant avec assez d'impolitesse “ Le sot homme, qu'un Geometre. ”

Peutetre vouloit elle me reprocher que ma methode ne pouvoit pas s'appliquer aux nombres premiers, qui n'ont de diviseur que l'unité. En cela elle avoit raison, mais ce que j'avois fait prouvoit néamoins une grande habitude du calcul et ce n'étoit surement pas le moment de me dire que je fusse un sot. Bientot après vint la suivante Marica, qui voulut aussi me pincer et me chatouiller. Mais j'avois encore sur le cœur le propos de sa maitresse et je la renvoyai un peu brutalement.

Apresant le fil de la narration, me condui[t] à une époque de ma vie, remarquable par le nouvel

---

<sup>184</sup> *Interl.*

<sup>185</sup> *Surch.* : calculois

<sup>186</sup> *Biffé* : sa chaise

<sup>187</sup> je fermai mes tables *surch.* : à la quatrieme moyenne proportionnelle

employ que je comencai à faire de mes idées, en les<sup>188</sup> dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque Savant, qu'il vient un instant où frappé de quelque principe. Il en étend les conséquences et les applications, et donne comme l'on dit dans un Systeme. Alors il redouble de courage et de force. Il revient sur ce qu'il sait et acheve d'aquerir ce qui lui manquoit. Il considere chaque notion sous toutes ses faces, les reunit, les classe. S'il ne reussit point à etablir son systeme, ou même à se convaincre de sa réalité, du moins il l'abandonne plus savant qu'il ne l'étoit avant de l'avoir concu, et il en recueille quelques vérités qui n'avoient pas été aperçues auparavant. L'instant de faire un Systeme étoit donc venu pour moi. Et voici l'occasion qui m'en fit naître la première idée.

Un soir que je travaillois après soupé, et que je venois d'achever une différenciation tres délicate. Je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise Elle me dit “ Mon cher neveu je ne puis dormir tant que je vois de la lumiere dans votre chambre Et puisque votre Géometrie, est une si belle chose je veux que vous me l'apreniez. ”

Comme je n'avois rien de mieux à faire je consentis à ce que ma tante demandoit Je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide. J'allois passer à la troisième lorsque ma tante m'arrachant mon ardoise me dit “ Mon nigaud de neveu, la géometrie ne vous a t elle pas appris comment on fait les enfants ? ”

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde mais en y réfléchissant je crus comprendre que peutêtre elle me demandoit une expression generale qui répondit à tous les modes de reproduction employés dans la nature, depuis le cedre jusqu'au Lichen, et depuis la baleine, jusqu'aux animalcules microscopiques Je me rapelai en même tems des<sup>189</sup> reflexions que j'avois faites, sur le plus ou le moins d'idées de chaque animal, dont j'avois retrouvé la première cause, en remontant à la generation gestion, education, et ce plus et ce moins me prouvant ici l'existence de l'augmentation et de la diminution, me rentroit dans le domaine de la géométrie. Enfin j'avois eu l'idée d'une notation particuliere, qui eut designé pour tout le regne animal les actions de même genre et de valeur différente Mon imagination s'enflama subitement. Je crus entrevoir la possibilité de déterminer le lieu geometrique, et la limite de chacune de nos idées et de l'action qui en resultoit. En un mot la possibilité d'appliquer le calcul au Systeme entier de la nature. Sufoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je courus sur les remparts, et j'en fis trois fois le tour sans trop savoir ce que je fesois.

Enfin ma tête se calma, et le jour qui començoit à poindre, me donna l'idée de metre par écrit quelques uns de mes principes, je tirai donc mes tablettes, et tout en écrivant je pris, ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arriva qu'au lieu d'aller à droite de l'ouvrage à couronne je pris à gauche, et j'entraï dans le fossé par une poterne. Le jour étoit foible et j'avois peine à voir ce que j'écrivois. J'étois pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela je pris le chemin d'un talus qu'on avoit ménagé pour passer les canons en cas de sortie, et je me trouvai sur le<sup>190</sup> glacis.

Croyant toujours aller chez moi et toujours grifonnant sur mes tablettes je marchois le plus vite qu'il m'étoit possible. J'avois beau courir je n'arivois pas, ayant pris une direction oposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer

Au bout de quelque tems je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langue qui est généralement entendue à Ceuta. Je leur dis qui j'étois, et les assurai que s'ils me ramenoient à mon pere, ils recevroient de lui une rançon honnête.

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flateur pour les oreilles Arabes, les nomades qui m'entouroient se tournerent vers leur chef d'un air de complaisance, et paroissoient attendre de lui une réponse qui devoit leur être lucrative. — Le Scheïkh caressa longtems sa barbe, d'un air pensif et sérieux puis il me dit “ Ecoute jeune Nazareen Nous connoissons ton pere qui est un homme

---

<sup>188</sup> *Biffé* : employant

<sup>189</sup> *Biffé* : idées

<sup>190</sup> *Biffé* : rempart

craignant<sup>191</sup> Dieu. Nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton pere, mais que Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand il donne la raison et il l'ote à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante, de la puissance de Dieu, et du néan de la sagesse humaine Les insensés ignorant le bien et le mal, sont aussi comme des types de l'ancien etat d'inocence. Ils ont comme un premier degré de sainteté. Nous donnons aux insensés le nom de Marabout tout comme aux saints. Cela est dans les principes de notre religion, nous croirions donc pecher, si nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste Espagnol, et nous nous retirerons ensuite. ”

Je vous avoue que le discours du Scheïkh Arabe me plongea dans la plus extreme consternation. “ Eh quoi (me dis je en moi même) sur les traces de Locke et de Neuton je serois parvenu aux dernieres limites de l'intelligence humaine. Apuyant les principes de l'un des calculs de l'autre, j'aurai assuré quelques uns de mes pas, dans l'abyme de la métaphysique. Et que m'en revient il ? d'etre mis au nombre des foux, de passer pour un etre dégradé qui n'appartient plus à l'espece humaine. Perisse le calcul diferentiel et toutes les integrations où j'avois ataché ma gloire. ” En disant ces mots, je pris mes tablettes et les brisai en petits morceaux Ensuite continuant ma plainte, je dis “ O mon pere vous aviez bien raison<sup>192</sup> de me faire apprendre la Sarabande et toutes les impertinences imaginees depuis ” Ensuite par un mouvement involontaire je me mis a repeter quelques pas de la Sarabande comme fesoit mon pere lorsqu'il se rapelloit ses malheurs.

Les Arabes qui m'avoient vu ecrire sur mes tablettes avec beaucoup d'aplication ensuite les briser et danser, dirent d'un air de pitié et de pieté “ Dieu est grand, louange à Dieu. Hamdullah, Allah kerim ” Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste Espagnol.

Comme Velasquez en etoit à cet endroit de sa narration. Il parut affecté ou distrait et comme nous vimes qu'il avoit quelque peine à retrouver le fil de son discours, nous le priames d'en remettre la suite au lendemain.

---

<sup>191</sup> *Surch.* : aimant

<sup>192</sup> *Biffé* : vos

## QUARANTE 8<sup>193</sup> EME JOURNÉE

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

Je vous ai dit comment, en portant mes reflexions sur l'ordre qui regne dans cet univers, j'avois cru trouver des applications du calcul qui n'avoient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite comment ma tante Antonia par un propos indiscret et déplacé, fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme dans un foyer et se formèrent en Systeme. Enfin je vous ai dit comment, ayant appris que je passois pour un fou, j'étois tombé d'une extreme exaltation d'esprit dans un extreme découragement. Je vous l'avourai cet état d'abattement fut long et douloureux Je n'osois lever les yeux sur personne mes semblables me parurent ligués pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avoient fait mes délices me causoient un mortel dégoût. Je n'y voyois plus qu'un amas confus de verbiages inutiles Je ne touchois plus une ardoise je ne calculois plus. Les fibres de mon cervau s'étoient détendues, elles avoient perdu leur ressort, je ne pensois plus.

Mon pere s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai longtems. Enfin je lui raportai le discours du<sup>194</sup> Scheïkh Arabe, et lui avouai la peine que j'éprouvois à passer pour avoir perdu la raison.

Mon pere laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et ses yeux se remplirent de larmes. Après un long silence, ils tourna<sup>195</sup> sur moi des regards pleins de compassion et me dit. " Oh mon fils, tu passe donc pour fou<sup>196</sup> et moi je l'ai été rellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour Blanche, ne sont point les causes premieres de nos peines. Notre mal vient de plus loin.

La nature est<sup>197</sup> infiniment féconde et variée en ses moyens. On la voit enfreindre ses regles les plus constantes. Elle a fait de l'interet personel, le mobile de toutes les actions de l'homme. Mais dans la foule des humains, elle en produit de bizarement conformés, chez qui l'égoïsme est à peine perceptible, parce qu'ils placent leurs affections hors d'eux mêmes Les uns se passionent pour les sciences. D'autres pour le bien public. Ils aiment les découvertes des autres comme s'ils les eussent faites, et les institutions salutaires à l'état comme s'il leur en revenoit quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux mêmes, influe sur toute leur destinée. Ils ne savent point tourner les hommes à leur profit. La fortune vient s'offrir, et ils ne songent point à l'arreter.

Chez presque tous les hommes, l'action du moi, n'est jamais suspendue Vous retrouvez leur moi, dans le conseil qu'ils vous donnent, dans les services qu'ils vous rendent, dans les liaisons qu'ils recherchent dans les amitiés qu'ils forment. Passionés pour leur interet le plus éloigné, indifférent sur tout le reste. Et lorsqu'ils trouvent sur leur chemin un homme, indifférent à l'interet personel Ils ne le peuvent comprendre. Ils lui soupçonnent des motifs cachés, de l'affectation, de la follie. Ils le rejettent de leur sein, ils l'avilissent et le releguent sur un rocher de l'Afrique

Oh mon fils, tous deux nous appartenons à cette race proscrire, mais nous avons aussi nos plaisirs et je dois te les faire connoitre. J'ai tout tenté pour faire de toi un fat et un sot. Le ciel n'a point couronné mes efforts, et te voila avec une ame sensible, et un esprit éclairé. Il faut donc que je t'apprenne que nous avons aussi nos jouissances Elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures

Quelle n'a point été ma satisfaction intérieure, lorsque j'ai vu Don Isaac Neuton, aprouver un de

---

<sup>193</sup> Ce chiffre, porté au crayon, n'est peut-être pas de la main de Potocki.

<sup>194</sup> *Biffé* : chef

<sup>195</sup> *Surch.* : tournerent

<sup>196</sup> *Interl.* : tu passe donc pour fou

<sup>197</sup> *Interl.*

mes écrits anonymes, et désirer en connaître l'auteur. Je ne me nommai point, mais encouragé à de nouveaux efforts j'enrichis<sup>198</sup> mon intelligence d'une foule de pensées nouvelles. J'en étois rempli, je ne les pouvois contenir. Je sortois pour les révéler aux rochers de Ceuta. Je les confiois à la nature entière, je les offrois en tribut à mon créateur. Le souvenir de ce que j'avois souffert, mesloit à ces sentiments exaltés des soupirs et des larmes, qui avoient aussi leurs délices. Elles me rappelloient qu'il étoit autour de moi des maux que je pouvois adoucir. Je m'unissois en idée aux vues de la providence aux œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain. Mon esprit, ma personne ma destinée, ne se présentoient point sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble

Ainsi s'est écoulé l'âge des passions. Ensuite je retrouvai le moi. Les soins assidus de votre mère, m'avertissoient cent fois le jour, que j'étois, moi, l'objet unique de sa tendresse. Mon âme repliée en elle-même, s'ouvrit au sentiment de la reconnaissance, aux épanchements de l'intimité, les plus petits événements de votre enfance, et de celle de votre sœur, m'ont ensuite entreteenu dans l'habitude des plus douces émotions.

Aujourd'hui votre mère, ne vit plus que dans mon cœur, et mon esprit affaibli par les ans ne [peut] plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain. Mais je vois avec plaisir ce trésor s'accroître tous [sic] je me plais à suivre cet accroissement l'intérêt que j'y prends me fait oublier mes infirmités, et l'ennui n'a point encore approché de mon existence

Tu vois donc mon fils que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu étois devenu un sot comme je l'ai toujours désiré, tu n'aurois pas échappé aux peines de la vie — Lorsqu'Alvarez a été ici, il m'a parlé de mon frère d'une manière, qui a plutôt excité en moi de la compassion que de l'envie — Le Duc (m'a-t-il dit) connoit bien la cour, et facilement il en démele l'intrigue. Mais lorsqu'il veut s'élever jusqu'à l'ambition, il ne tarde pas à se repentir, d'avoir pris un vol trop haut. Il a été ambassadeur, et l'on dit qu'il représentoit le roi son maître avec toute la dignité possible, mais à la première affaire épineuse on fut forcé de le rappeler — Vous savez aussi qu'il a été nommé au ministère. Et il remplissoit les places vacantes tout comme un autre. Mais quelque soin que les premiers commis missent à lui épargner le travail son inapplication étoit plus grande encore, et il fut obligé de rendre le portefeuille

Il n'a maintenant aucun crédit, mais il a l'art de faire naître des occasions peu importantes qui le rapprochent du monarque, et lui donnent l'air de la faveur. Au reste l'ennui le tue, il a tout fait pour lui échapper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'écrase. Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui-même et de sa personne, mais cet excessif égoïsme, l'a rendu si sensible aux moindres contrariétés, que l'existence est devenue un tourment pour lui. Cependant des maladies fréquentes l'ont averti que ce *lui même* objet unique de tant de soins pouvoit aussi lui échapper un jour. Et cette idée empoisonne toutes ses jouissances

Voilà à peu près ce que m'a dit Alvarez,<sup>199</sup> j'en conclus que dans mon obscurité j'ai peut-être été plus heureux, que mon frère au milieu des biens et de l'éclat dont il m'a privé. Quant à toi mon cher fils. Les habitants de Ceuta, t'ont cru un peu fou. C'est un effet de leur simplicité, mais un jour si tu te lances dans le monde, tu ne manqueras pas d'éprouver l'injustice, et c'est contre elle qu'il faut te prémunir. Le meilleur seroit sans doute d'opposer l'insulte à l'insulte, la calomnie à la calomnie et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les opprobres, n'est pas à la portée des gens de notre espèce. Lors donc que tu te verras accablé, retire-toi replié sur toi-même. Nouris ton âme de sa propre substance et tu connaîtras le bonheur "

Ce discours de mon père fit sur moi une impression profonde. Je repris courage et me remis à mon système. Alors aussi je commençai à devenir véritablement distrait. Il étoit rare que j'entendisse ce qu'on me disoit à l'exception des derniers mots qui se gravoient dans ma mémoire et j'y répondois une ou deux heures après qu'on m'avoit parlé. Il m'est aussi arrivé de marcher sans savoir où j'allois, et j'aurois eu besoin d'un guide comme les aveugles. Ces distractions ne durèrent cependant qu'autant de

---

<sup>198</sup> La pagination passe de 199 à 204, et redevient exacte.

<sup>199</sup> Biffé : et

tems qu'il m'en a fallu pour metre mon Systeme dans un certain ordre. A mesure que j'y<sup>200</sup> employois moins d'attention je devenois aussi moins distrait, et je puis dire que j'en suis aujourd'hui apeuprès corrigé.

“ Il m'avoit paru (dit Rebeca) vous voir quelque foix de la distraction mais puisque vous m'apprenez que vous etes corrigé permetés moi de vous en faire mon compliment

— Je le recois avec plaisir (dit Velasquez) car mon Systeme n'eut pas été plus tot achevé, qu'un evenement inatendu, a produit dans ma destinée un changement tel que maintenant il me sera difficile. Je ne dis pas de faire un Systeme, mais hélas peutetre ne me sera-t-il pas permis de donner dix à douze heures à un calcul Enfin Messieurs le ciel veut que je sois Duc de Velasquez, Grand d'Espagne et maitre d'une fortune considerable.

— Comment Monsieur le Duc (dit Rebeca) vous nous dites ceci comme un hors d'œuvre dans votre relation Je crois que bien des gens à votre place auroient commencé par la.

— J'avoue (dit Velasquez) qu'un pareil coéfficient multiplie une valeur individuelle, mais je n'ai pas cru devoir l'indiquer avant que d'y etre conduit par l'ordre des faits<sup>201</sup>, voici donc ce qui me reste encore à vous dire ”

Il y a environs quatre semaines que Diegue Alvarez fils de l'autre Alvar, est venu à Ceuta pour remettre à mon pere une letre de la Duchesse Blanche Cette letre etoit ainsi conçue

Seigneur Don Henrique

Ces lignes sont pour vous anoncer que Dieu va peutetre bientôt appeller à lui votre frere le Duc Velasquez

La Constitution particuliere de notre Majorat ne permet point que vous heritez d'un frere cadet, et la Grandesse doit passer à votre fils

Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante ans de pénitence en lui restituant les biens que mon imprudence vous avoit otés. Ce que je ne puis vous rendre c'est la gloire où vos talents vous auroient conduit Mais nous somes tous les deux aux portes de la gloire Eternelle et celle du monde ne peut guere nous toucher. Pardonnez une derniere foix à la coupable Blanche, et envoyez nous le fils que le ciel vous a donné. Le Duc que [je] soigne depuis deux mois desire connoitre son heritier

Blanche de Velasquez

Je puis dire que cette lettre répandit la joye dans tout Ceuta. Tant on me vouloit de bien. Mais j'étois loin de partager l'allegresse publique. Ceuta étoit un monde pour moi. Je n'en sortois qu'en esprit pour me perdre dans les abstractions ou si [je] jettois les yeux au-delà des remparts dans les vastes pays habités par les mores C'étoit comme si j'eusse consideré quelque paysage. Ne pouvant m'y promener la campagne ne me sembloit faite que pour le plaisir des yeux. Et qu'alloi je faire hors de Ceuta, il n'y avoit dans cette ville aucun mur où je n'eusse charbonné quelque équation, aucun reposoir qui ne me rapella quelque méditation, dont le resultat avoit satisfait mon esprit. J'étois à la vérité quelques foix vexé par ma tante Antonia, et par sa servante Marica, mais qu'étoient leurs legeres interruptions, auprès des distractions auxquelles j'étois desormais condamné Point de longues méditations, et point de calcul. Point de calcul et point de bonheur pour moi. Voila comment je raisonois. Cependant il falut partir

Mon pere m'accompagna jusqu'au port. Il joignit ses mains sur ma tete pour me bénir, et me dit “ Oh mon fils tu vas voir Blanche. Elle n'est plus cette beauté ravissante qui devoit faire la gloire et le bonheur de ton pere. Tu verras des traits efacés par l'age, alterés par la pénitence. Mais pourquoi pleura-t-elle si longtems une faute que son pere lui avoit pardonnée. Quant à moi je n'eus jamais de ressentiment contre elle Si je n'ai pas servi mon Roi en des postes glorieux, j'ai fait pendant quarante ans dans ces rochers le bien de quelques bonnes gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent. Ils ont tous entendu parler de ses vertus, et tous la bénissent. ”

---

<sup>200</sup> *Biffé* : al

<sup>201</sup> des faits *surch.* : chronologique

Mon pere ne put en dire davantage, il se sentoit sufoqué par les sanglots Tous les habitants de Ceuta assisterent à mon départ, on pouvoit lire dans leurs yeux, le chagrin de me perdre meslé à la joye que causoit le changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algeziras, d'ou je me rendis à Cordoue pour coucher ensuite à Anduhar, l'hote d'Anduhar me conta je ne sais quelles histoires de revenants dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui et je partis le lendemain<sup>202</sup> d'asséz bonne heure J'avois deux domestiques, l'un alloit devant et l'autre me suivoit. Frappé de l'idée que je n'aurois pas à Madrid le tems de travailler. Je tirai mes tablettes et me mis à efectuer quelques calculs qui n'étoient qu'indiques dans mon systeme. Je montois une mule dont le pas égal et lent favorisoit ce genre d'occupations. Je ne sais combien de tems j'employai de cette maniere Mais tout à coup ma mule s'arreta Je me vis au pied d'un gibet garni de deux pendus, dont les figures sembloient grimacer. Ce qui me causa un sentiment d'horeur. Je jetai les yeux autour de moi, et je ne vis point mes gens. Je les apellai à grands cris, ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui étoit devant moi — A la nuit tombante j'arrivai à une auberge vaste et bien batie mais abandonnée et déserte

Je mis ma mule à l'ecurie, et je montai dans une chambre où je trouvai les restes d'un soupé, à savoir un paté de perdrix, du pain et une bouteille de vin d'Alicante. Je n'avois pas mangé depuis Anduhar, et je crus que le besoin me donnoit des droits sur le paté, qui d'ailleurs n'avoit pas de maitre. J'étois aussi fort altéré et j'etanchai ma soif, peutetre avec trop de précipitation. Car le vin d'Alicante me porta à la tête, et je m'en aperçus trop tard.

Il y avoit dans la Chambre un lit asséz propre. Je me déshabillai me couchai et m'endormis mais ensuite je ne sais quoi me réveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonnoit minuit J'imaginai qu'il y avoit quelque couvent dans les environs, et je me proposai d'y aller le lendemain

Bientot après j'entendis du bruit dans la cour. Je crus que mes gens étoient arrivés mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis entrer ma tante Antonia avec sa suivante Marica. Celle-ci portoit une lanterne garnie de deux bougies, et ma tante avoit un cahier à la main. “ Mon cher neveu (me dit elle) Votre pere nous envoie pour vous remettre ce papier qu'il dit important ”

Je pris le papier et je lus sur l'emvelope. Démonstration de la quadrature du cercle — Je savois que mon pere ne s'étoit jamais occupé de ce probleme oiseux. J'ouvris le cahier. Je trouvai que le probleme consideré de la maniere la plus générale comprenoit tout l'ordre de courbes dont l'équation est *y exposant m Egal deux ax, moins x exposant m* Ceci étoit assés dans la maniere de mon pere, et je ne doutai pas que<sup>203</sup>, lors même que la quadrature n'y seroit pas démontrée, on ne trouva dans ce cahier bien des aproximations heureuses et nouvelles. Il me sembloit pourtant à travers bien des transformations reconnoitre la quadratrice de Dinostrate.

Cependant ma tante m'observa que m'étant emparé du seul lit qu'il y eut dans l'auberge je devois lui en ceder la moitié. J'étois si occupé de mon cahier, que je n'entendis pas trop ce qu'elle me disoit<sup>204</sup> je lui fis place machinalement. Et Marica se coucha à mes pieds appu[y]ant sa tete sur mes genoux.

Je repris ma démonstration. Je perdis de vue le defaut que j'avois cru y voir d'abord, et qui y étoit bien reellement. Je tournai la troisieme page. J'y trouvai une suite de corollaires les plus ingénieux<sup>205</sup> qui tendoient à quarer et rectifier toutes les courbes, enfin le probleme des Isochrones résolu par les regles de la Géometrie elementaire. Ravi, surpris, etourdi je crois par l'efet du vin d'Alicante je m'ecriai “ Oui mon pere a fait la plus grande des découvertes.

— Eh bien (dit ma tante) embrassez moi donc pour la peine que j'ai prise de passer la mer et de vous apporter ce grifonage. ” Je l'embrassai

“ Eh moi donc (dit Marica) n'ai je pas passé la mer aussi. ” Il me falut l'embrasser.

---

<sup>202</sup> le lendemain *surch.* : ensuite

<sup>203</sup> *Surch.* : qu'il

<sup>204</sup> *Biffé* : et

<sup>205</sup> *Biffé* : à l'efet

Je voulus reprendre le probleme mais les deux compagnes de ma couche me sererent si fortement dans leurs bras qu'il me fut impossible de m'en débarasser. Je ne le souhaitai plus. Je sentis naitre en moi des sentiments inappréciables. Un sens nouveau se formoit sur toute la surface de mon corps — particulierement dans les points où il touchoit aux deux femmes, ce qui me rapella quelques propriétés des courbes osculatrices. Je voulois me rendre raison de ce que j'éprouvois mais ma tete ne pouvoit plus suivre le fil d'aucune idée. Enfin mes sensations se déveloierent en une serie ascendante à l'infini, qui fut suivie<sup>206</sup> du someil et ensuite d'un reveil tres désagreable sous le gibet où j'avois vu grimacer les deux pendus

Heureusement j'avois mon cahier en main, je repris mes calculs, pendant ce tems la on me mit dans une litiere et un moine monté sur une mule m'aspergeoit d'eau benite. Je le laissai faire, je pris mes tablettes et le crayon à la main, je remontai à l'intégration pretendue, qui renfermoit tout le parallogisme Il me parut que mon pere ne pouvoit etre l'auteur du cahier quoique j'y reconnusse sa main dans la maniere d'ecrire les chiffres.

Voila toute l'histoire de ma vie, je doute qu'elle ait pu vous interesser, à l'exception de cette belle dame qui me paroît avoir pour les sciences exactes, un gout qu'on trouve rarement dans son sexe.

“ Monsieur Le Duc (repondit Rebeca) votre histoire n'est point complete si vous n'y ajoutez, l'exposition de votre Systeme ou du moins les elements dont vous partéz pour l'établir.

— Madame (dit Velasquez) je me suis peutetre trop avancé, en vous parlant de Systeme. Ce mot ne convient qu'à un ensemble de notions certaines, et nous sommes loin de les avoir.

Nous sommes des aveugles, qui touchent à quelques bornes et connoissent le bout de quelques rues Mais il ne faut pas nous demander le plan entier de la ville

Cependant puisque vous le désirez, je tenterai une exposition quelquonque de mes idées. ”

Or donc tout ce que notre œil embrasse Tout ce vaste horizon qui s'étend à notre vue. Enfin toute la nature perceptible à nos sens, on la peut diviser en matiere morte et matiere organisée. C'est à dire que la<sup>207</sup> seconde division difere de la premiere par ses organes, mais qu'elle y appartient absolument par ses elements. Ainsi Madame Les elements dont vous êtes composée on les retrouveroit de même, dans la roche où nous sommes assis et dans l'herbe qui la tapisse. En efet vous avez de la chaux dans vos os, de la terre siliceuse dans votre chair, de l'alkali dans la bile, du fer dans le sang, du sel dans les larmes. Vos parties grasses sont la<sup>208</sup> combinaison d'un combustible avec quelque element de l'athmosphere. Enfin si l'on vous metoit dans un fourneaux à reverbere, on vous reduiroit en un petit flacon, et si l'on y ajoutoit quelque chaux metallique, on pouroit faire de vous un tres bel objectif de telescope.

“ Monsieur le Duc (dit Rebeca) vous m'ofréz la une image tout à fait riante. Mais continuez s'il vous plait. ” Le Duc pensa que sans s'en apercevoir il avoit fait quelque compliment à la belle juive. Il ota son chapeau d'un air gracieux, le remit sur sa tete et continua en ces termes.

Nous voyons dans les elements de la matiere morte, une tendance spontanée si non à l'organisation, au moins à la combinaison. Les Elements s'unissent, se séparent pour s'unir à d'autres. Ils affectent de certaines formes. On juge qu'ils sont faits pour l'organisation, mais ils ne s'organisent point d'eux mêmes. Sans germe ils ne sauroient passer à cet autre genre de combinaisons, dont le resultat est la vie.

Semblable au fluide magnetique, la vie n'est apercue que par ses efets. Son premier efet est d'arreter dans les corps organisés, une fermentation intérieure qu'on appelle putréfaction, et qui commence dans les corps doués d'organes, dès qu'ils sont abandonnés par la vie. Aussi un philosophe de l'antiquité n'a-t-il pas craint de dire<sup>209</sup> que la vie etoit un sel.

La vie peut etre longtems, cachée dans un fluide, comme dans l'œuf, ou dans un solide, comme

---

<sup>206</sup> *Biffé* : d'un

<sup>207</sup> *Biffé* : ma

<sup>208</sup> *Surch.* : une

<sup>209</sup> *Interl.* : de dire

dans les graines Elle se develope, lorsque les circonstances lui sont favorables.

La vie est répandue dans toutes les parties du corps, même dans les fluides comme dans le sang, qui se putrefie lorsqu'il est hors de nos veines.

La vie est dans les parois de l'estomac elle les garantit de l'effet du suc gastrique qui dissout tous les corps privés de vie qu'on met dans l'estomac

La vie se conserve plus ou moins longtemps dans les membres séparés du corps. Enfin la vie jouit de la propriété de se propager. C'est ce qu'on appelle le mystere de la generation, qui est mystérieux comme tout l'est dans la nature

Les etres organisés se divisent en deux grandes classes, l'une qui à la combustion donne de l'alkali fixe l'autre qui abonde en Alkali volatil les plantes forment la premiere classe, les animaux la seconde

Il y a des animaux qui pour l'artifice de l'organisation semblent fort au-dessous de certaines plantes. Tels les mucilages animés qu'on voit flotter sur la mer, telles les hydatides qui se logent dans le cervau des brebis.

Il est des animaux d'une organisation superieures, dans les quels on ne demele cependant pas bien clairement, ce qu'on appelle volonté. Ainsi lorsque l'animal du corail, epanouit sa capsule, pour engloutir les animaux dont il fait sa nourriture, nous pouvons croire que ce mouvement est un effet de son organisation. Tout comme les fleurs se ferment pendant la nuit et le jour se tournent vers la lumiere

L'espece de volonté du Polype lorsqu'il etend ses bras et ouvre sa capsule, peut etre comparée avec assez de justesse, à la volonté de l'enfant qui vient de naitre, qui n'a pas encore pensé et qui veut. Car la volonté chez les enfants precede la pensée. Elle est le resultat immediat du besoin ou de la peine

En effet un membre longtemps gêne, veut s'étendre, et nous le fait vouloir L'estomac semble avoir sa volonté souvent<sup>210</sup> opposée à la notre. Les glandes salivaires s'enflent en<sup>211</sup> la presence d'un met convoité Le palais veut, et quelquefois la raison a bien de la peine à prendre le dessus.

Si l'on imagine un homme qui ait longtemps été sans manger, raccourci dans ses membres et longtemps dans le celibat, on vera que diferentes parties de son corps, lui feront vouloir a la fois des choses diferentes.

Ces Volontés qui derivent immediatement du besoin, se trouvent dans le polype adulte comme dans l'enfant qui vient de naitre. Ce sont les premiers elements de la volonté superieure qui se develope ensuite, en raison de la perfection de l'organisation

Dans l'enfant qui vient de naitre la volonté a précédé la pensée, mais celle ci a aussi ses elements.

L'un des plus profonds philosophes de l'antiquité nous a montré le veritable chemin à suivre dans les recherches metaphysiques, et ceux qui depuis ont cru ajouter à ses découvertes n'ont fait à mon avis aucun pas de plus. Longtemps avant Aristote, le mot idée chez les grecs vouloit dire image, et de la vient aussi le mot idole. Aristote ayant examiné chacune de ses idées, vit que toutes, provenoient reellement d'une image c'est à dire d'une impression faite sur les sens. De la vient que le genie le plus inventif ne peut cependant rien inventer Les Mythologues assemblerent le buste d'un homme et le corps d'un cheval le buste d'une femme et la queue d'un poisson. Ils oterent un œil aux cyclopes ajouterent des bras à Briarée. Mais ils n'inventerent rien, car cela n'est pas au pouvoir de l'homme. Et depuis Aristote il a été recu que rien n'etoit dans la pensée que ce qui avoit été dans les sens.

Mais de nos jours il est venu des philosophes qui se sont cru plus profonds, et qui ont dit " Nous convenons que l'ame n'auroit pu développer ses facultés sans l'entremise des sens. Mais ces facultés une fois developées l'ame concoit des choses qui n'ont jamais ete dans les sens, telles que l'espace l'eternité les verites mathematiques. "

Je vous l'avoue, je ne goute point cette nouvelle doctrine, l'abstraction ne me paroît etre qu'une

---

<sup>210</sup> *Interl.*

<sup>211</sup> *Surch.* : à

Il a oublié de biffer " la ".

soustraction Pour abstraire, il faut oter. Si j'ôte<sup>212</sup> mentalement de ma chambre tout ce qu'elle renferme et même l'air, j'ai l'espace pur Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent j'ôte le corps j'ai l'idée d'un ange.

Si des lignes j'ôte mentalement la largeur pour ne considérer que leur longueur, et les espace[s] qu'elles renferment, j'aurai les éléments d'Euclide. Si j'ôte aux yeux d'un homme et que j'ajoute à sa taille j'aurai la figure d'un cyclope Si les nouveaux docteurs m'offrent une seule abstraction, que je ne puisse réduire à la soustraction, je me déclare leur disciple, jusques la je m'en tiendrai au vieil Aristote.

Le mot Idée (image) ne se rapporte pas uniquement à ce qui fait impression sur notre vue. Le son frappe notre oreille et nous donne l'idée qui a rapport au sens de l'ouïe. Le citron agace nos dents, et nous donne l'idée de l'Acide.

Mais observez que nos sens jouissent de la faculté d'être mis dans cet état d'impression en l'absence de l'objet qui l'a causée. Si l'on nous propose de mordre dans un citron l'idée seule fait couler la salive et agace nos dents. Une musique bruyante résonne à nos oreilles, longtemps après que l'orchestre<sup>213</sup> a cessé de jouer — Dans l'état actuel de la Physiologie nous ne pouvons expliquer le sommeil, non plus que les rêves, mais à l'égard de ceux-ci on peut dire, que des mouvements de nos organes indépendants de notre volonté, les remettent dans le même état où ils furent mis lors de l'impression faite sur les sens, ou bien en d'autres termes lors de l'idée conçue

Dela, il résulte aussi que “ En attendant que nous soyons plus<sup>214</sup> avancés dans la physiologie, il nous est avantageux de considérer théoriquement les idées comme des impressions faites sur le cerveau. Impression dans laquelle les organes peuvent se mettre en l'absence de l'objet, soit volontairement soit involontairement — Observez que l'impression sera moins vive, si l'on ne fait que penser à l'objet, mais que dans un état de fièvre elle peut être aussi forte que la première impression reçue. ”

Après cette suite de définitions et de conséquences, un peu difficiles à suivre nous ferons quelques réflexions propres à jeter un nouveau jour sur cette matière

Les animaux qui par leur organisation, se rapprochent le plus de l'homme ont tous à ce que je crois le viscère appelé cerveau Au contraire on ne le trouve point dans les animaux dont l'organisation se rapproche de celle des plantes.

Les plantes vivent et quelques unes remuent. Il y a parmi les animaux marins des êtres, qui comme les plantes n'ont point le mouvement locomoteur. C'est-à-dire qu'ils ne peuvent changer de place. J'ai vu d'autres animaux marins dont le mouvement toujours uniforme comme celui de nos poumons ne paroissoit dériver d'aucune volonté.

Les animaux mieux organisés veulent et conçoivent des idées, l'homme seul jouit de l'abstraction.

Mais tous les hommes ne possèdent point cette faculté au même degré — Un relâchement dans le système glanduleux, en prive le goitreux des montagnes et la privation d'un ou de deux sens a l'effet de rendre l'abstraction très difficile. Les sourds muets ont beaucoup de peine à saisir l'abstraction, mais on leur montre cinq ou<sup>215</sup> dix doigts, lorsqu'il ne s'agit pas de doigts, et ils prennent une idée des nombres Ils voyent que l'on prie, que l'on se prosterne et prennent l'idée d'un être invisible

On a bien plus de facilité avec les aveugles, parceque la langue étant le grand instrument de l'intelligence humaine, on leur présente les abstractions toutes faites D'ailleurs l'absence des distractions donne aux aveugles une aptitude toute particulière à la combinaison.

Mais si vous imaginez un enfant né aveugle et sourd, nous pouvons bien affirmer qu'il ne sera jamais capable d'aucune abstraction. Il aura les idées qui lui viendront par le goût l'odorat ou le tact Il pourra rever les mêmes idées. S'il est châtié pour un méfait il s'en abstiendra peut-être, parce qu'il n'est pas entièrement privé de mémoire. Mais l'idée abstraite du mal je ne crois pas qu'aucune industrie la

---

<sup>212</sup> *Biffé* : de ma

<sup>213</sup> que l'orchestre *surch.* : qu'elle

<sup>214</sup> *Biffé* : versés

<sup>215</sup> *Surch.* : à

puisse faire entrer dans son esprit Il n'aura point une conscience. Il ne sera point susceptible de merite ni de démérite S'il se rendoit coupable d'un homicide il ne pourroit avec justice en etre puni Voici donc deux ames, deux portions du souffle divin bien diferentes entre elles, et pourquoi ? Pour deux sens de moins.

Une distance bien moindre, mais très grande encore, sépare l'esquimaux ou le hotentot d'avec l'homme dont l'esprit est cultivé ! Quelle est la cause de cette difference ? Ce n'est plus le defaut d'un sens. C'est la quantité plus ou moins grande des idées et le nombre des combinaisons L'homme qui a vu toute la terre par les yeux de voyageurs, qui a vu<sup>216</sup> tout le passé dans l'histoire, a rellement dans sa tete une infinité d'image que n'a point le paysan. Et s'il combine ses idées, les raproche les compare ; cet homme a du savoir et de l'esprit

Neuton avoit une habitude continuelle de la combinaison des idées, et dans la foule d'idées qu'il a assemblees s'est trouvé la combinaison de la pomme qui tombe d'un arbre et de la lune retenue dans son orbite.

Delà je conclus que la difference des esprits est dans la quantité des images et dans la facilité de les combiner, et si j'ose m'exprimer ainsi, cette difference est en raison composée du nombre des images et de leur combinaison. Ici je demande qu'on me suive attentivement.

Les animaux dont l'organisation est confuse n'ont peutetre ni volontés ni idées, leurs mouvements sont involontaires comme ceux de la sensitive. Cependant le polype etend ses bras pour ramener à lui les vermissaux, on peut suposer que parmi ceux qu'il avale quelques uns lui plaisent plus que d'autres, et qu'ils lui donent l'idée du bon, du moins bon du mauvais. S'il a la faculté de rejeter les mauvais vermissaux, il est à croire qu'il en a aussi la volonté. Sa premiere volonté a été le besoin qui lui a fait etendre ses huit bras. Les animalcules engloutis, lui ont peutetre donné deux ou trois idées. Rejeter un animalcule en avaler un autre, est une volonté de choix, qui resulte d'une idée ou de plusieurs

Si nous apliquons ce meme raisonnement à l'enfant qui vient de naitre, nous verrons que sa premiere volonté resulte immediatement du besoin. C'est cette volonté qui lui fait apliquer la bouche au sein de sa nourrice Mais des qu'il a gouté le lait il a une idée C'est-a dire une impression distincte faite par un objet exterieur sur ses sens.

Il acquert de même une seconde idée, puis une troisieme, une quatrieme Les idées sont donc susceptibles d'une sorte de Numeration, mais nous avons vu qu'elles etoient susceptibles de combinaison donc on peut leur apliquer si non le calcul des combinaisons, au moins les principes de ce calcul. J'apelle combinaison l'assemblage et non la transposition, ainsi ab. est la même combinaison que ba

Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une maniere<sup>217</sup> Trois lettres prises deux à deux, peuvent se combiner de trois manieres et toutes trois ensemble font quatre

Quatre lettres prises deux à deux donent six combinaisons, trois à trois elles en donnent quatre, toutes ensemble une en tout onze

Cinq lettres donneront en tout 16 combinaisons

Six en donneront 57

Sept ..... 121

Huit ..... 236

Neuf ..... 495

Dix ..... 1013

Onze ..... 2035

---

<sup>216</sup> *Biffé* : tous les evenem

<sup>217</sup> *Biffé* : deux lettres